

QUESNEL À BRUXELLES (1685-1703)

Le séjour bruxellois de Quesnel a déjà occupé plusieurs historiens¹, dont moi-même². Si j'y reviens ici, c'est moins pour décrire l'activité littéraire déployée par Pasquier pendant cette vingtaine d'années³ que pour permettre à moi-même et aux autres de découvrir sa personnalité dans cette ambiance bruxelloise. Nous pouvons y distinguer deux périodes: I. Avec Arnauld; II. Sans Arnauld.

Nous nous appuierons surtout sur la correspondance de Quesnel, pour autant qu'elle a été publiée⁴. En suivant l'ordre chronologique et en citant beaucoup de textes, notre étude prendra l'air d'une chronique qui, je l'espère, permettra au lecteur de suivre Pasquier Quesnel pas à pas au cours de son séjour bruxellois bien pénible.

¹ Pour une orientation, voir les ouvrages de consultation, entre autres *Dictionnaire de théologie catholique*, XIII, 1400-1535; voir aussi L. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, IV, Paris, 1902, 424-493. Quant au séjour à Bruxelles, jusqu'à la mort d'Arnauld, É. JACQUES, *Les années d'exil d'Antoine Arnauld (1679-1694)*, Louvain, 1976, passim. Nous citerons : JACQUES, Arnauld.

² L. CEYSSENS et J.A.C. TANS, *Autour de l'Unigenitus. Recherches sur la genèse de la constitution*, Louvain, 1987, p. 583-648; *Les papiers de Quesnel saisis à Bruxelles et transportés à Paris*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, 44 (1949) 508-551; *Suites romaines de la confiscation des papiers de Quesnel*, dans *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 29 (1935), 5-31; repris dans *Jansenistica minora*, III, fasc. 26.

³ Voir les ouvrages ci-dessus; mais pour découvrir l'histoire de cette activité immense, il faudrait une étude approfondie, car pendant sa période bruxelloise Quesnel a collaboré à de nombreuses publications où son nom n'apparaît pas, même sans tenir compte des anonymes et pseudonymes qui ont été identifiées; cf. [H. J. VAN SUSTEREN], *Causa quesnelliana sive motivum juris ... contra ... Quesnel*, Bruxelles, 1704, 431-441; voir aussi L. WILLAERT, *Bibliotheca janseniana belgica*, 3 v., Namur-Paris, 1949-1951.

⁴ Voir: *Recueil de lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, édité par P. F. LE COURRAYER, 3 vol., Paris, 1721-1723. *Un janséniste en exil. Correspondance de Pasquier Quesnel*, publié par Mme Albert LE ROY, 2 vol., Paris, 1900, édition défectueuse, mais dont les textes méritent confiance; nous la citons par la simple indication du tome et des pages. J. A. G. TANS, *Pasquier Quesnel et les Pays-Bas. Correspondance publiée avec introduction et annotations*, Groningue, 1960; nous citerons, TANS, *Quesnel en Hollande*. Id., *Les troubles causés par la constitution Unigenitus. Correspondance entre Quesnel et les principaux évêques appelants*, dans *Lias*, 1 (1974) 183-225. Id., et H. SCHMITZ DU MOULIN, *La correspondance de Pasquier Quesnel. Inventaire et index analytique*, 3 vol., Louvain, 1989-1993.

I. AVEC ARNAULD (1685-1703)

En 1685, Pasquier Quesnel, oratorien français, quitte sa patrie non pas sur un coup de tête, ni par suite d'une expulsion, ni parce qu'il était à la recherche d'une vie plus facile. Grâce à ses relations avec Antoine Arnauld, exilé volontaire à Bruxelles depuis 1679 déjà, il sait assez ce que comporte une telle vie retirée à l'étranger. Mais des raisons sérieuses et plausibles l'y poussent. Auteur déjà connu, professeur de théologie au séminaire de Saint-Magloire qui est le grand séminaire officiel de Paris, il se trouve obligé de signer le formulaire antijanséniste. Cela il l'a fait déjà autrefois, mais depuis, mieux informé, il s'en repent, et ne veut plus s'y prêter, car interprété à la manière antijanséniste, ce formulaire contient du faux, et le signer équivaut à commettre un parjure. Par conséquent, désormais il doit refuser et continuera à refuser d'y apposer sa signature. Mais pour cette raison, il est mal vu de ses supérieurs, parmi lesquels il y a surtout François de Harlay, archevêque de Paris auquel les Oratoriens, selon les règles en vigueur parmi eux, promettent obéissance. Or Harlay, antijanséniste déclaré et autoritaire, déplace le professeur récalcitrant à Orléans, où il ne cesse de le traquer.

C'est pourquoi, pour retrouver sa propre liberté de conscience et pour éviter à ses supérieurs religieux les désagréments qu'ils subissent à cause de lui, Pasquier va suivre l'exemple d'Arnauld. Il s'en ouvre à ses confrères d'Orléans, et surtout à cette Mme de Pontpertuis, veuve très riche et généreuse, qui a son château dans les environs et est fort attachée à Port-Royal⁵ et dépositaire d'Arnauld qui réside à Bruxelles, à qui elle vient d'y rendre visite. Elle en est revenue avec les dernières nouvelles, entre autres concernant Pierre Nicole⁶, écrivain moraliste, qui n'a pas été capable de soutenir longtemps une vie pareille, et est revenu tout déçu auprès de l'accueillante Mme de Fontpertuis.

Mais Pasquier, d'origine écossaise, se croit capable de faire preuve de la même fermeté qu'Arnauld et se décide à partir. Le 8 février 1685, en plein hiver, il est prêt à quitter Orléans pour se rendre à l'étranger où il pourra recouvrer sa liberté de conscience. Où se fixera-t-il? Quelque part aux Pays-Bas espagnols, dans une maison de ses confrères belges qui sont indépendants de ceux de France? À Bruxelles, rue des Cailles chez Arnauld? Ou quelque part en Hollande, auprès de son important confrère, Jean de Neercassel⁷ qui y est vicaire apostolique? Il se décidera en route.

⁵ Voir une notice entre autres dans JACQUES, *Arnauld*, 107.

⁶ Voir *Dictionnaire de théologie catholique*, XI, 634-646.

⁷ Voir entre autres JACQUES, *Arnauld*, 43.

Or au moment même de partir, il reçoit une lettre de son général, le priant de ne pas porter préjudice à sa congrégation. Mais c'est précisément pour cette raison que Pasquier veut se retirer! Il se met donc en route; le 10, il passe par Chartres, ensuite il s'arrête à Paris pour y faire une retraite de quatre jours. Le 17, il reprend la route pour se rendre à Mons, où il espère être reçu chez ses confrères wallons. En effet, ceux-ci le connaissent déjà du moins par ses écrits, et le recueilleront volontiers, car ils partagent entièrement ses convictions. Mais pour cette raison, ils sont eux aussi traqués par les antijansénistes. Pour ne pas aggraver leur situation, Pasquier poursuit donc son chemin vers Bruxelles. Le dimanche 25, il se présente rue des Cailles où il y est attendu, car Mme de Fontpertuis a annoncé son arrivée imminente.

Naturellement, Arnauld, un dur de 73 ans, se cachant depuis six ans déjà à Bruxelles, est heureux de rencontrer Pasquier, car depuis quelque temps, l'exil lui pèse, et de plus, c'est un bon ami du temps où Saint-Magloire à Paris l'abritait aussi. Il l'accueillera avec plaisir, mais où le loger? Les quatre habitants (deux femmes — la locataire et sa gouvernante —, Léonard Guelphe, son secrétaire et Arnauld lui-même) se trouvent déjà bien à l'étroit dans la petite maison. Mais on s'arrangera bien pendant quelques jours.

Si donc l'accueil est chaud, il fait, en cette saison hivernale, bien froid dans la vieille bicoque, sans isolation, où par les portes et les fenêtres mal ajustées le vent et le froid pénètrent facilement. Le petit réfectoire, au rez-de-chaussée, n'est jamais chauffé de sorte qu'Arnauld attrape sans cesse des froids, des fluxions de poitrine, et, par conséquent, ne fait que tousser et éternuer. Mais de tels ennuis comptent-ils alors que des amis de longue date se rencontrent après une longue séparation? Pour rester ensemble, on arrange la mansarde, où par le pignon le nouvel arrivé jouit d'une large vue sur les toits et les cheminées de Bruxelles⁸.

Pasquier se plaît rue des Cailles. Le 27 février, dix jours après son arrivée, il le fait savoir à l'amie commune Mme de Fontpertuis :

"Vous avez écrit une lettre à mon bon oncle [Arnauld] par laquelle je vous vois en inquiétude du succès de ma promenade. Je vous assure, ma bonne cousine, qu'elle s'est terminée heureusement! Jamais je ne me portai mieux! J'ai trouvé [en voyage] une compagnie de fort bonne humeur; nous avons eu un temps à souhait, qui semblait fait pour nous. Nul accident, nulle mauvaise rencontre, et pour comble de joie, j'ai trouvé tous nos cousins en parfaite santé, et ils m'ont fait tout l'accueil que je pouvais désirer, et surtout le cousin du Rieu [Arnauld] qui ne semble point du tout un homme de son âge [73 ans].

J'ai bien de la joie d'apprendre que le cousin de Lunel [Duguet, orato-

⁸ Ibid., 329.

rien⁹ français] est résolu de nous venir voir un de ces jours. Je l'attends avec impatience et je m'imagine qu'il amène avec lui de la marchandise [lettres] pour nos correspondants. Il en aura le débit, assurément, et il ne doit point appréhender qu'elle lui demeure. Je m'attends bien que mon père [Général des oratoriens] et toute notre famille [oratoriens], est bien en colère de ce qui je suis parti contre l'inclination de tous, tant qu'ils sont; mais vous savez bien que je ne pouvais pas faire autrement. Il faudra faire ma paix, si nous pouvons. Le temps apportera remède à tout..." (I, 45-46).

Ce Duguet mentionné est un bon confrère qui, pour les mêmes motifs, suit l'exemple de Pasquier. Nous le rencontrons dans la lettre suivante, du mois de mars, à la même correspondante :

"Pour moi, me voilà avec bien de la douceur dans le monastère que j'avais tant désiré. Ma chère soeur [Duguet] y est arrivée en bonne santé, et elle commence les exercices avec un goût et une disposition qui donne lieu d'espérer beaucoup pour le succès de son dessein que je recommande. Sa dévotion ne l'empêche d'être fort gaie, et la révérende Mère prieure [Arnauld] en est si contente que rien plus ne lui est un vrai sujet de joie et de récréation.

M. de Fresnes [Quesnel] vous prie de lui faire envoyer son coffre. Il dit qu'il n'a pas besoin ici d'aucune des soutantes qui y sont, non plus que M. de Lory [Duguet] de la sienne, mais bien de sa casaque. Il faudra, s'il vous plaît, si le coffre n'est pas plein, y mettre quelques livres nouveaux que mon frère¹⁰ a reçus pour moi. Pour l'argent qui est entre vos mains, si nous avons plus tôt que vous une occasion à vous marquer, nous vous le ferons savoir.

Je plains mon Père [le général des Oratoriens] de son état; j'ai toujours bien cru que mon éloignement et celui de ma soeur [Duguet] seraient un coup de poignard pour lui. Je prie Dieu d'être son confort et sa consolation. Ma soeur vous rend mille et mille grâces de vos bontés, vous offre ses très humbles respects et vous prie de l'excuser si elle ne vous écrit pas. Vous savez qu'au commencement d'un noviciat on est extrêmement réservé à écrire. Elle a pour vous, ma bonne tante, les mêmes sentiments que moi" (I, 46).

Pour mieux saisir l'atmosphère de ce début bruxellois, pour évaluer le rôle que Mme de Fonpertuis joue dans la vie des deux exilés et enfin pour découvrir l'âme délicate de Pasquier, il faut encore lire au moins quelques passages d'une de ses lettres (avril 1685) à cette noble bienfaitrice:

"J'attendais, il y a déjà du temps, cette occasion pour avoir, Madame, la joie de vous écrire et de vous remercier, avec toute la reconnaissance possible, de toutes vos bontés et de toutes vos peines, anciennes et modernes; car, avec vous, c'est toujours à recommencer, et on ne saurait finir sur le chapitre des remerciements, parce que vous ne finissez jamais en matière d'obliger.

J'aurais plus tôt fait de vous remercier pour une bonne fois de toutes les grâces passées, présentes et à venir, si je ne prenais autant de plaisir à vous

⁹ Voir une notice chez JACQUES, *Arnauld*, 351.

¹⁰ Guillaume Quesnel, oratorien à Orléans, qui viendra à Bruxelles en 1703, lors de l'incarcération de Pasquier.

témoigner la gratitude de mon coeur, que vous de penser à répandre le vôtre par de continuelles obligations qui en portent toujours le caractère.

Je n'ai point encore reçu la somme que vous me vouliez faire tenir ici.

Je vous supplie, Madame, que l'on ne parle point du tout des deux demoiselles [Quesnel et Duguet] qui sont entrées au petit béguinage, car elles le souhaitent ainsi pour de bonnes considérations...

Je vous supplie, Madame, si vous voulez que l'on vous laisse faire, de prendre sans façon toutes les petites dépenses sur ce que vous avez ou, si vous ne l'avez plus, sur ce qui reviendra, comme la dépense du cheval, les ports et emplettes, et autres choses que je puis oublier. Sans cette bonne foi, le commerce ne serait pas agréable et ne pourrait continuer.

Au reste, vous avez bien raison de croire qu'il y a bien de la douceur dans notre petite famille, et il serait assurément difficile d'y en avoir davantage. Le plus jeune des deux nouveaux venus [Duguet] est fait pour la consolation du chef de la famille [Arnauld], et c'est, en effet, un admirable et aimable personnage. Je vous avoue qu'on ne regrette guère les rues de Babylone, quand on se voit dans une solitude si douce et si charmante. Dieu veuille nous la rendre utile pour notre salut et pour sa gloire, et vous faire trouver toujours, Madame, au milieu du monde, ce que vous voudriez aller chercher dans un désert [Port-Royal]. Consolerez-vous dans votre exil, qui est toujours exil quelque part que l'on soit, aussi bien dans le lieu le plus reculé du commerce du monde que dans les voies larges de la cité du monde. Je vous supplie encore une fois que l'on parle beaucoup de nous devant Dieu, et le moins qu'on pourra aux hommes. Il faut qu'ils nous oublient, comme nous devons les oublier. Je suis à vous, Madame..." (I, 47-48).

Mais à Bruxelles, le temps n'est pas toujours au beau fixe. Pour Pasquier, le temps du bonheur se gâte bientôt. Il apprend que son général, Abel-Louis de Sainte Marthe (1672-1696), subissant toujours les pressions d'en haut, l'a, au mois de mars, exclu de la Congrégation¹¹. Certes, d'après les règles de cet institut, Pasquier peut à tout moment le quitter librement, mais être exclu comme s'il était un membre corrompu, lui pèse. Malgré tout, il demeurerait "en esprit et de coeur", membre de l'oratoire.

Au printemps, une nouvelle fluxion d'Arnauld alarme toute la maison. Après coup, le 26 mai, Pasquier confie à Mme. de Fontpertuis:

"... On se croit obligé de vous dire (mais pour vous et sans que personne de son couvent le sache) que l'on s'aperçoit bien que le bon abbé s'inquiète dans ces sortes de maladies... Il y a sujet d'appréhender que cette inquiétude ne fût plus grande... s'il venait à avoir quelque maladie plus considérable... dans une abbaye aussi éloignée des secours... Je ne suis pas d'humeur à conseiller à un abbé de sortir de son abbaye. Il leur doit l'exemple dans la maladie aussi bien que dans la santé. Ainsi je n'ai rien à vous dire davantage... sur ce sujet. J'en aurais bien à vous dire sur le mien..." (I, 53).

Le ciel s'éclaircit. En mai Neercassel, vicaire apostolique d'Utrecht, a séjourné quelques jours chez les oratoriens à Bruxelles. Pasquier a pu

¹¹ JACQUES, *Arnauld*, 353.

l'entretenir d'un séjour éventuel en Hollande. En juin Sébastien de Pont-château, cet illustre ermite-voyageur, fait un arrêt de quelques semaines à Bruxelles et y édifie tout le monde¹². Mais en octobre, Duguet, la joie de la rue des Cailles, ne supportant plus le régime bruxellois, s'en retourne en France, entièrement épuisé (I, 57-58).

Après le départ du joyeux Duguet, la vie quotidienne, rue des Caiulles, réglée sur le régime de ce vieillard ascète, studieux, aimant la solitude et le silence, devient monotone, grise, sombre même. Heureusement Pasquier ressemble déjà un peu au maître. Les repas que préparent et servent les deux filles dévotes, sont frugaux à la manière bruxelloise. Le pain est noir et amer; comme viande on mange presque toujours du porc; la bière, si contraire aux palais français plutôt délicats, remplace le vin, surtout le vin français, si rare et si cher qu'on se contente de tisane¹³. Plusieurs fois par jour, les deux prêtres se rendent à leur chapelle privée, autorisée, arrangée d'après les prescriptions (il n'y a pas de lit dans la chambre au-dessus ni dans celle au-dessous); ils y disent successivement la messe quotidienne, y récitent les heures canoniales, y font leurs prières orales et mentales. Le reste de la journée, ils se retirent dans leurs chambres respectives pour s'occuper d'études, ce qui, par manque de bonne bibliothèque, est plutôt malaisé et il est même difficile d'emprunter des livres chez les oratoriens, ou à l'archevêché sous le bon archevêque Alphonse de Berghes¹⁴. Le soir, après le souper, ils font la conversation au coin du feu en hiver, sous l'auvent du petit jardin en été. Ils se communiquent les nouvelles reçues de leurs correspondants respectifs, s'entretiennent des études qui les occupent. De là naît une espèce de collaboration. Pour le reste, ils ne voient guère personne; ils ne sortent jamais, ou presque jamais. Car ils savent qu'ils doivent se cacher. Pas si loin de là, dans la rue de l'Evêque, demeure l'archevêque Précipiano, si farouchement antijanséniste, entouré de jésuites, non moins passionnés qui guettent l'occasion de saisir l'auteur intarissable des volumes successifs de *La Morale pratique des jésuites*¹⁵. Une prudence extrême n'est pas de trop. Compréhensif, Pasquier se soumet volontiers aux règles en vigueur, d'autant plus qu'il sait que lui aussi est particulièrement recherché. Pasquier est au courant de ce que compose son maître avec l'aide de son secrétaire Guelphe. Mais il n'y a pas un indice qui permette de parler d'une collaboration vraiment active. Toutefois, pour son propre compte, Pasquier étudie, com-

¹² Ibid., 352.

¹³ Voir une lettre assez tardive du 24 septembre 1694, I, 126.

¹⁴ Après son arrestation on trouvera 400 à 500 livres dans la demeure de Pasquier (II, 179).

¹⁵ Voir *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, IV, 479-480.

pose, publie beaucoup: livres de spiritualité (surtout des rééditions augmentées de ses *Réflexions morales*), de théologie polémique, d'histoire où est mêlé le jansénisme. Mais nous n'allons pas nous en occuper, renvoyant le lecteur aux ouvrages spécialisés.

Dans la solitude bruxelloise, Pasquier, tout comme son maître, sent le besoin d'entretenir des contacts humains. Dans le plus grand secret, il rencontre quelques rares fois les amis de Bruxelles, de Malines, de Louvain, ou d'ailleurs, mais il n'en reste presque pas de traces. Comme Arnould il entretient une correspondance active avec beaucoup de gens. Presque à chaque courrier, il expédie et reçoit des lettres, ce qui est d'autant moins coûteux que le maître de la poste bruxelloise, Henri de Chaumont, un ami, le dispense de tout affranchissement. Il s'adresse donc souvent à la bienfaitrice commune Mme de Fontpertuis. Il correspond également avec certains confrères, surtout Duguet et Du Breuil, et avec des amis de France, surtout Nicole. Il a un commerce épistolaire au moins hebdomadaire avec Louis Du Vaucel qui, depuis 1682, réside à Rome comme agent des jansénistes¹⁶. Cette dernière correspondance est particulièrement instructive pour nous et une riche source d'information.

Revenons à l'année 1685. Une lettre, en date du 6 avril, à Mme de Fontpertuis se rapporte précisément à la correspondance: "Je vous écris un petit mot aujourd'hui pour vous dire que je ne suis pas si barbare que vous ne faites entendre... J'ai donc principalement voulu éviter de certains commerces réglés de lettres qui n'aboutissent à rien..." (I, 49-50).

Ayant appris à l'improviste la grave maladie et la guérison de Nicole, Pasquier écrit le 29 juin à Mme de Fontpertuis avec émotion sur "le danger où nous étions de perdre une personne qui nous est si chère et qui est si utile à l'Église, pour ne rien dire davantage. Mais il est vrai aussi que, si Dieu en eût disposé et que j'eusse appris une si triste nouvelle sans y être préparé, c'eût été un coup terrible pour moi, quoiqu'après ce que nous avons vu cette année, et dans l'état où est ce qui nous reste, il faille se préparer et s'attendre à tout..." (I, 55).

La même sensibilité se révèle dans une phrase perdue dans sa correspondance. Attendant en vain une lettre annoncée de ce malheureux confrère, Du Breuil, prisonnier depuis si longtemps pour avoir été mêlé à un transport de livres d'Arnould, et traîné de geôle en geôle, Pasquier laisse tomber: "Je donnerais beaucoup d'autres lettres pour les siennes" (I, 56).

¹⁶ Sur l'étendue et l'ampleur de la correspondance de Quesnel avec Du Vaucel et d'autres, voir TANS, *Correspondance*, I, 345-374: *Index des correspondants*. Sur Du Vaucel, voir Bruno NEVEU, *La correspondance romaine de Louis-Paul du Vaucel (1683-1703)*, dans *Actes du colloque organisé par l'Academia belgica. Rome 2 et 3 novembre 1973*, Louvain, 1977, 105-184.

Voici datant du 9 octobre, une note curieuse sur l'atmosphère, rue des Cailles. Mme de Fontpertuis, la bienfaitrice inépuisable, veut envoyer un tapis pour la chambre de Pasquier, qui répond: "... envoyer ici de la tapisserie, cela sera une grande peine à M... [Quesnel] ... Il ne souffrira pas qu'on la mette dans sa chambre. Il ne pourra se résoudre à voir celle de M. Davis [Arnauld] sans tapisserie pendant que la sienne en sera tendue. Je n'ai osé lui en rien dire; mais je sais ce qu'il dirait s'il le savait... Il souffrirait plus facilement de se contenter de jonc qu'on emploie dans ce pays". De plus Pasquier considère comme "un outrage sanglant" que sa correspondante ose écrire: "que vous [elle] m'importunez en m'écrivant; vous en demandez pardon et me menacez de ne plus le faire. Il n'y a rien de plus offensant et croyez-vous que je vous pardonne aisément ..." (I, 59-60)?.

Le 27 octobre, tout comme son maître, Pasquier se réjouit de la révocation de l'Édit de Nantes (supprimant les privilèges des Protestants) et en loue Louis XIV (I, 60-61), mais le 12 décembre suivant, il regrette les répressions inouïes qui en sont la conséquence: "... Il est bien fâcheux qu'en pressant trop ces malheureux, et par des voies odieuses, on ait arrêté le cours du bien..." (I, 64).

Le 20 novembre, tout en n'étant pas bon chanteur, Quesnel désire recevoir "quelques livres d'airs spirituels ou de Noël bien faits; ce serait pour chanter l'hiver au coin du feu..." (I, 64).

Le lendemain de Noël, Pasquier s'adresse courtoisement à la bienfaitrice:

"Je suis l'homme le plus raisonnable du monde en matière de lettres; ainsi je vous prie... d'être persuadé[e] que vous n'aurez jamais besoin de justification sur ce chapitre. Je sais vos occupations, et cela seul serait une justification parfaite si vous en aviez besoin. Ce n'est pas par le nombre des lettres que vous devez juger de mon respect..." (I, 66).

1686

Si nous nous sommes étendus sur l'année précédente, c'était pour mieux décrire l'ambiance rue des Cailles. Pour les années qui suivent, nous serons nécessairement moins long. Le 6 février, ayant appris la menace qui pèse sur Port-Royal, Pasquier raisonne: "... Je ne suis pas surpris de rien et je m'attends tellement à tout depuis quelque temps que je suis assez préparé à tous les événements dont nous pourrions avoir le spectacle. Quand les hommes se remuent, ce sont des mouches qui volent... Un peu de patience en viendra à bout. La grande chaleur passera, la nuit viendra bientôt, ces mouches se retireront et ne piqueront plus, et nous demeurerons, s'il plaît à Dieu, en repos..." (I, 68).

Le 3 mars, Mme de Fontpertuis ayant donné des nouvelles rassurantes sur le sort du malheureux confrère Du Breuil, Pasquier, réaliste, répond: "Je n'ai garde de m'assurer de rien. J'aime mieux trouver mes espérances surpassées que de les voir trompées". Il ajoute: le confrère Duguet ne doit pas se plaindre "de mon silence. Il me prêcha si fort la dernière fois de me réduire au nécessaire (et) de ne pas exposer mes amis par trop de commerce..." (I, 69-70). En effet, la vie semble compliquée pour les persécutés!

Le 12 juin 1686, on apprend à la rue des Cailles le décès de Neercassel, le vicaire apostolique de Hollande:

"Combien nous en sommes touchés!... Un tel évêque, après une vie toute remplie de peines, de sollicitudes, sans aucun revenu assuré, au milieu des traverses et des persécutions de la part des faux frères et des ennemis déclarés, occupée outre cela à la défense de la vérité, et consommée par une sainte mort, un tel évêque va paraître devant Dieu avec confiance, et c'est quelque chose de terrible pour d'autres prélats qui... qui... Mais ce n'est pas notre affaire. Nous avons assez à craindre pour nous, et nous avons sujet de trembler chacun pour nos péchés..." (I, 71-72).

Le 5 juillet:

"... On a épuisé en vain tous les moyens humains pour sa délivrance [du confrère Du Breuil]. On devra demeurer plus convaincu que jamais que Dieu s'est réservé cette affaire, et qu'il en veut faire quelque chose de grand et de digne de sa bonté... C'est notre gloire d'être lié avec ceux qui souffrent pour Jésus-Christ et pour la même cause, les mêmes vérités et la même justice dont il lui a plu de nous donner l'amour" (I, 72-73).

Le 25 décembre, Pasquier notera: "... Dieu permet ainsi que tout réussisse mal d'un côté à ceux qu'il aime le plus" (I, 73).

1687

Dès le début de l'année, Arnauld, le vieillard, est gravement enrhumé et ne bouge plus de sa chambre (I, 73). Six mois plus tard, le 11 juin, Pasquier mande à leur bienfaitrice:

"... Je ne suis pas pressé de vous écrire la maladie de notre abbé [Arnauld]... il ne lui reste que la faiblesse dont il y a sujet d'espérer que le temps et la bonne nourriture le délivreront. Il vieillit beaucoup, et on ne peut pas s'empêcher de trembler aux moindres attaques" (p. 83).

Rue des Cailles on tremblera encore longtemps. Au cours de l'année Pasquier aura ses propres ennuis à l'occasion d'une nouvelle édition de ses *Réflexions morales*, qui paraîtra à Paris avec une approbation de la Sorbonne, mais où il veut introduire des errata, au moins deux ou trois, car "il ne faut qu'un mot pour donner prise à ceux qui cherchent occasion. On

ne saurait avoir trop de précautions; encore avec cela a-t-on sujet de craindre..." (I, 82).

Il est étonnant de constater que, alors que la vitalité d'Arnauld diminue, celle de Pasquier s'accroît. Il s'occupe non seulement de spiritualité, mais retourne à l'histoire, du moins à celle qui intéresse le jansénisme et l'antijansénisme. Ce ne sont pas seulement des brochures apologetiques qu'il lance, mais des volumes qui éclairciront les points en litige: les *Congrégationes de auxiliis*, les *Censures* de Louvain et de Douai (contre Lessius), la paix Clémentine¹⁷... Naturellement ces études freinent la correspondance. Nous devons cependant citer sa lettre du 24 novembre à Mme de Fontpertuis, sa bienfaitrice et aussi sa dépositaire:

"Veuillez m'envoyer le reste de mon dépôt, car il y a des misères en grand nombre en cette province et il y a peu de secours. Il est juste que nous reconnaissions la grâce que Notre Seigneur nous fait de nous y donner retraite, en faisant part, à ses membres que nous y voyons souffrir, des biens qu'il nous a donnés. Ce qu'il y a de bon dans les *Réflexions [morales]* m'a été donné ici, et puisque cet argent en provient [de ce livre], il est juste qu'il y revienne, au moins en partie" (I, 88).

1688

Patriote toujours et malgré tout, Pasquier fixe son attention sur le grave conflit entre Louis XIV et le pape Innocent XI. Celui-ci lui semble avoir commis une bétise en excommuniant l'ambassadeur de France à Rome Lavardin, et en provoquant ainsi l'arrêt du Parlement. Le 1^{er} février il mande à Mme de Fontpertuis:

"... C'est un coup terrible pour les Romains, et ils y ont donné lieu par leur conduite, qui n'est pas régulière dans cette excommunication prétendue. Les pauvres jansénistes y sont maltraités; mais il y a longtemps qu'ils doivent s'être accoutumés à être battus... Je les plains encore moins que le pape et les Romains, puisque voilà une affaire dont j'ai peine à croire qu'il [le pape] voie la fin pendant sa vie... Le Dieu de la paix est le seul qui sait la donner... C'est à des moines comme nous de lever les mains au ciel pour l'obtenir et de gémir sur nos péchés et de ceux du monde qui nous attirent ces malheurs" (I, 87).

Le 20 février, répondant aux nouvelles reçues de Rome, Pasquier cite Melchior Cano, dominicain espagnol du temps de Charles V: "... Si on laisse continuer ces Pères de la Société comme ils l'ont commencé, plaise à Dieu que le temps ne vienne auquel les rois voudront leur résister et qu'ils ne le pourront. (I, 88) et le 27 suivant il ajoutera:

¹⁷ Voir supra note 3.

"... Le crédit des adversaires croît de jour en jour et, si on était bien conseillé, on s'unirait de tous côtés contre eux pour mettre la bonne doctrine à couvert de leur violence..." (I, 89).

Il apprend qu'à Paris l'impression du t. III des *Réflexions morales* est arrêtée "parce qu'il fait trop la leçon aux évêques" (I, 94).

Dans une lettre du 17 mars le malheureux confrère captif Du Breuil, victime d'Arnauld, pourra lire:

"Notre R. P. Abbé Arnauld est, Dieu merci, dans une parfaite santé, et ses religieux pareillement. Il est âgé, et quoiqu'on voie qu'il l'est, on ne voit pas que la vieillesse le charge et l'appesantisse. Il n'a ni cornet à l'oreille, ni lunettes sur le nez, ni bâton à la main, ni goutte aux pieds. Il a bon appetit, il dort fort bien, il a du feu et de l'ardeur plus que beaucoup de jeunes, l'esprit bon et plus solide que jamais. Il vous honore comme vous le savez... Car vous ne pouvez douter qu'il ne porte dans son cœur, vivement enraciné le souvenir de l'occasion qui a causé la maladie [votre emprisonnement]..." (I, 98).

Certes, en activité, même en productivité, Pasquier ne le cède pas à son maître, mais il partage aussi son privilège peu enviable d'être exposé aux traits des adversaires. Cependant, pour le moment il y a pire: la guerre menace, cette guerre inévitable et incessable, à laquelle il lui semble que le pape même contribue par ses bévues politiques¹⁸. En temps de guerre, les sujets français séjournant dans les Pays-Bas espagnols, passeront facilement pour des espions. Quoi si jamais Louis XIV devait attaquer, occuper, annexer Bruxelles?

Vers le début de septembre, Pasquier s'absente. Sans doute est-il à la recherche d'un éventuel abri plus sûr. Le 9 du même mois il écrit à Du Vaucel: "J'ai été absent deux mercredis et deux vendredis [jours de poste] à raison d'un petit voyage que j'ai fait en France sans aller à Paris, mais seulement [jusqu'à] deux journées [de là]" (I, 98).

Entre-temps il est revenu, aigri par les circonstances. La nomination d'un évêque à Liège (Louis d'Elderen), qui s'oppose à la politique de Louis XIV, l'irrite au point d'écrire à son correspondant romain:

"... Il est bien douloureux qu'un pape qui a la réputation de probité et de droiture, ait si publiquement oublié les règles de l'Eglise dans le temps où il en devrait faire la leçon aux autres, et qu'il ait fait d'une affaire ecclésiastique une affaire politique, se soit montré très partial, ait fait acceptation de personne et ait mis en commerce le sang de Jésus-Christ et les âmes qu'il a rachetées. Il manque de lumière en beaucoup de choses; mais en celle-ci, il a manqué de tout, et sa politique n'a pas mieux valu que le reste. Il fallait sur-tout éviter d'aigrir le roi..." (I, 100-101).

¹⁸ Cf. infra.

Pendant la guerre qui vient d'éclater, le commerce de lettres avec la France devient difficile, tandis que le courrier pour Rome, via l'Allemagne, passe toujours. Mais la correspondance avec Du Vaucel n'offre plus guère que des nouvelles politiques. Cependant nous lisons le 22 octobre:

"... La question si Monsieur D. [Amauld] doit rester où il est [Bruxelles], n'est pas si difficile à décider que vous le pensez, Monsieur. Il n'a quasi pas à choisir; au moins, il n'a que deux partis à envisager. Le premier, de demeurer où il est avec l'agrément des puissances qui y commandent; le second de retourner incognito en son pays natal. Ce second est hasardeux, à cause de ces créanciers [adversaires] qui le pourraient déterrer. Le premier est d'autant plus préférable qu'il [y] est tout porté et qu'un déménagement est plus fort incommode, et que ce n'est pas une affaire d'obtenir les permissions pour cela..." (I, 106).

Naturellement le sort de Pasquier est lié à celui d'Amauld, le vieux maître qu'il ne peut abandonner. Donc il "s'ensevelit" avec lui.

1689

À une date non précisée, Pasquier écrit à l'abbé Claude Nicaise de Dijon, cet épistolier universel:

"... Ce serait à moi de vous justifier mon silence, mais il me semble qu'il est tout justifié par mon état. Je suis mort et enseveli... et je garde dans mon tombeau le silence qui convient aux morts. Je parle quelquefois, il est vrai, mais vous jugez bien que c'est par miracle et que les miracles ne doivent pas être multipliés sans nécessité..." (I, 121).

La situation s'empire, même à Bruxelles. Pasquier écrit le 8 mars, à Mme de Fontpertuis:

"Toute notre petite famille se porte bien, Dieu merci. Les bruits de la guerre sont grands sur notre frontière... Je vous supplie de continuer... de prier pour nous, afin qu'il nous prenne en sa main et qu'il nous couvre de ses ailes." (I, 124-125).

Le 1^{er} juin, à la même:

"Un mot seulement... pour vous dire une espèce d'adieu. Car il n'y a plus guère moyen de s'entretenir, au milieu de tant de bruit... Il faudra pourtant tâcher toujours d'avoir du pain, et j'espère que celui qui nous a mis ici, nous y nourrira et nous conduira toujours et nous couvrira de ses ailes... J'ai bien considéré... que la porte qui est encore ouverte serait fermée pour longtemps dans la suite, que la prudence et la raison voulaient qu'on se servît de la commodité présente pour se retirer du milieu du tumulte, mais le faire seul [sans Amauld], je n'en ai pas le courage, quoique je sois bien persuadé que je ne suis ici d'aucune utilité. La résolution est prise sans grande délibération, et j'espère que Dieu daignera l'approuver" (I, 127).

L'incertitude va se prolonger rue des Cailles.

1690

Ce n'est pas la guerre seule qui leur fera chercher un asile ailleurs. Les adversaires ont même pu obliger le gouverneur général Gastanagas à cesser la protection que jusque-là il prêtait aux exilés français (Jacques, 497). Avertis, ceux-ci partent aussitôt. Pendant cinq mois, en carrosse, en bateau, en charrette, Pasquier accompagnera son vieux maître de lieu en lieu, de pays en pays; un périple plein d'incertitudes, d'incommodités, de frustrations. Cependant, au commencement, le vieillard supporte merveilleusement tous les désagréments. Il écrit lui-même: "Je n'en ai pas dormi une nuit moins bien, et je n'en ai pas été ni moins bien, ni moins tranquille" (Jacques, 499). Dans les moments de loisir il continue même à travailler à ses ouvrages en cours.

Pour Pasquier, au contraire, qui est responsable de tout, c'est une période pénible, surtout les dernières semaines au pays de Liège, où le maître s'enrhume gravement (I, 141-144). Espionnés de partout, il ne leur reste qu'à retourner à Bruxelles, d'où ils sont partis, mais où la situation a changé grâce à une intervention de Du Vaucel à Rome¹⁹. Un retour en France ne leur sourit pas, même s'il leur est offert sous de belles couleurs.

Le 29 septembre, Pasquier, tout comme son maître, est content d'être de retour à Bruxelles où il y a "moins de périls, plus de commodités pour les études" (I, 67); mais où ils sont aussi plus tenus de se cacher, sans même pouvoir sortir une seule fois du logis (Jacques, 514). Pendant ces déplacements, surtout faute d'adresse fixe, Pasquier a peu correspondu. Cependant le 29 juin il rappelle à Du Vaucel le grand principe: "Ne pas défendre des gens calomniés peut devenir une lâcheté criminelle" (I, 145). De retour, il ne tarde pas à en tirer la conclusion. Il compose une apologie de son maître: *Question curieuse si M. Arnauld, docteur de Sorbonne, est un hérétique, à M. conseiller de Son Altesse l'évêque de Liège*, Cologne, 219 p. (Willaert, n° 5209).

Oui, Liège, où il vient d'être tellement traqué, lui pèse sur le coeur; il déteste ce prince-évêque Joseph-Clément de Bavière, ce prélat indigne, nommé et surtout confirmé contrairement aux prescriptions canoniques, et qui, pour gouverner, s'est entouré de jésuites, entre autres le P. Jacques Coret, qui en 1682 a soutenu à Paris, sous le P. Annat, la thèse répugnante que le fait dans le formulaire équivaut à un dogme de foi. À Liège, ce père continue ses extravagances, même en matière spirituelle. De Liège même, Pasquier s'en est plaint à l'agent romain, le 6 septembre:

¹⁹ Du Vaucel avait pu obtenir à Rome des recommandations assez puissantes pour amener Castanaga à continuer sa protection; I, 164; JACQUES, *Arnauld*, 515.

"Nous avons cru, Monsieur, vous devoir envoyer [pour le dénoncer] ce petit livre²⁰ qui est assurément plein d'erreurs et qui nous paraît ruiner la véritable piété envers la sainte Vierge... On y établit la dévotion envers la Vierge comme de nécessité de salut, ce que le concile de Trente n'a pas osé dire, et toute cette dévotion est réduite à réciter le psautier de saint Bonaventure ou plutôt le psautier du P. Coret. Cependant voilà sur quoi roule toute la dévotion à Liège, et le P. Coret est le prédicateur d'office de la cathédrale et l'oracle de la ville" (I, 163-164).

Un peu dans le même sens, à l'occasion d'un livre sur la grâce du P. Antoine Massouillé, O.P.²¹, Pasquier avait écrit le 15 septembre: "... Les vérités changent dans un froc quand les intérêts paraissent changés..." (I, 165).

À Bruxelles, le jour des morts le fait écrire: "... Ceux-ci ne sont pas à plaindre car en vérité, la manière dont toutes les choses vont ne donne guère d'amour pour la vie, et on ne voit de jour en jour que de nouveaux sujets de douleur..." (I, 169).

Le 1^{er} décembre, il se demande: "... Faut-il qu'un misérable comme [feu le cardinal] Albizzi²², qui a fait tant de mal à l'Église, jouisse injustement [à Rome] d'une si grande réputation..." (I, 169)?

1691

En cette année la correspondance de Pasquier n'a pas diminué²³. Mais seule une lettre, datée du mois de mai, au malheureux confrère Du Breuil, nous est disponible. "... J'ai grand tort... d'être si longtemps sans vous écrire. Ce n'est pourtant pas faute de penser à vous, car il n'y a point de jour que vous ne vous présentiez à mon esprit et que cet esprit ne vous rende visite" (I, 172).

En mai, Pasquier apprend à son confrère captif les dernières nouvelles du mois. "Dans la glorieuse conquête que le roi vient de faire [!]", le couvent et l'église de l'Oratoire ont été entièrement détruits et les échevins de la ville ont collaboré à chasser les confrères de Liège, "comme des ennemis de la Vierge" (I, 172-173).

²⁰ *Les ardeurs séraphiques ou le psautier de S. Bonaventure*, Lille, 1675. Cf. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*, II, 1453, n° 12.

²¹ Voir *Dictionnaire de théologie catholique*, X, 278-297.

²² L. CEYSSENS, *Le cardinal François Albizzi. Un cas important dans l'histoire du jansénisme*, Rome, 1977.

²³ TANS et SCHMITZ DU MOULIN, *Correspondance*, I, *Inventaire*, n° 843b-872b.

1692

Au courant des nouvelles de Paris, même des petites, Pasquier s'intéresse de plus en plus au P. Dominique Bouhours, jésuite, auteur très fécond, mais peu sérieux, sur diverses matières, y compris la Bible et la spiritualité, adversaire acharné des jansénistes. Il s'est fait le défenseur du "péché philosophique" contre lequel Arnauld a vigoureusement réagi (cf. Jacques, 661). La faiblesse humaine qu'il a commise, il l'attribue à la calomnie des jansénistes. Initié à *La morale pratique des jésuites*, Pasquier laisse échapper, le 18 janvier, ce qui suit:

"Le P. Bouhours a écrit une lettre à M. le premier Président [du Parlement] pour se justifier de la prétendue calomnie [de sa paternité]. Mais cette lettre est si mal faite qu'elle est incapable de produire l'effet pour lequel elle est écrite. Un homme d'esprit et qui tient un fort grand rang dans le monde, dit après l'avoir lue, qu'il aimerait mieux avoir fait l'enfant que la lettre..." (I, 177).

Nous abandonnons ici ce P. Bouhours, mais Pasquier lui réservera deux pages amères (176-177) dans un livre anonyme *Avis importants au Révérend Père recteur des jésuites de Paris*, s.l., 1692 (Willaert, n° 5500). Vers se même moment Pasquier est très fort excité par une affaire où les jésuites jouent un rôle, celle du *Faux Arnauld* ou de la *Fourberie de Douai*, qui est particulièrement pénible pour le vrai Arnauld. Pour justifier celui-ci, Pasquier va s'y mêler activement. Mais puisque M. É. Jacques en a traité, nous ne nous en occuperons pas ici.

Rue des Cailles, voisine de la rue de l'Évêque, l'atmosphère s'appesantit à cause de l'affaire du formulaire, dont Arnauld et Quesnel ont été et sont toujours les victimes. L'archevêque Précipiano et divers suffragants ont introduit un formulaire spécial²⁴ qui, d'après le désir des antijansénistes, exige explicitement un acte de foi pour le *fait*, pourtant faux, ce que jusque-là, aucun prélat n'avait osé imposer. Cela doit naturellement froisser les deux exilés bruxellois dans le plus profond de leurs convictions. Ils vont se joindre à l'opposition.

Le 21 mars, Pasquier écrit à Du Vaucel à Rome:

"... On ne manque pas de vous parler du formulaire de M. de Malines. Vous ne nous persuaderez pas que tout cela se passe sans la participation de Rome. M. de Malines se vante d'avoir tout ce qu'il faut de tous côtés pour réussir dans son entreprise. Vos Romains sont des misérables; tout leur est bon, pourvu qu'on fasse valoir leurs prétentions. Ils ne connaissent et n'aiment que cela au monde." (I, 188).

²⁴ L. CEYSSENS, *Jansenistica. Etudes, IV. L'introduction du formulaire antijanséniste en Belgique... 1692-1694*, Malines, 1962.

Pourtant, sur ce dernier point, Pasquier se trompe; il l'apprendra plus tard. Mais à bon droit il craint l'ignorance de Mgr. Fabroni, bientôt cardinal: "Ce que vous dites de la bonne disposition de M. Héron [Fabroni]²⁵ est une fort bonne chose. Il faut prendre garde cependant qu'il ne fasse 'le faux Arnauld' pour tirer les vers du nez" (I, 210). Ce Fabroni deviendra, en effet, un homme fatal dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*.

Il est curieux de constater qu'au milieu de ses occupations et ses préoccupations, Pasquier n'oublie pas Du Breuil, son malheureux confrère captif. Il lui écrit une belle lettre, que cite aussi Sainte Beuve, *Port-Royal* (IV, 70):

"Puisque vous voilà... à votre septième station [prison] vous avez droit à une indulgence plénière. Celle que vous avez gagnée à Rome ne vous a jamais tant coûté. Mais si les hommes ne se peuvent résoudre à vous l'accorder, Dieu vous rendra justice d'une manière qui vous dédommagera bien de toutes vos peines... ". L'embarras que nous connaissons ici "doit vous faire estimer la retraite et l'éloignement qui vous met en état de ne prendre aucune part aux différends des hommes et de jouir tout à votre aise de la paix en Dieu, dans la prière et dans la méditation de sa loi." (I, 213-214).

Pasquier, qui dès 1688 a attaqué la *Défense des nouveaux chrétiens* du P. Le Tellier, s'intéresse naturellement au sort qui attend ce livre à Rome; les détails étonnants qu'il reçoit de Du Vaucel, lui font plaisir et il les communique à Nicole (I, 215-216) sans prévoir cependant ce sort bien différent qu'attend à Rome, son propre ouvrage, les *Réflexions morales*, dont bientôt le P. Le Tellier, devenu confesseur, dénoncera des centaines de propositions, dont 155 seront examinées et 101 (nombres précis: plus de cent) condamnées par une bulle pontificale (en 1713), la plupart comme hérétiques, même formellement.

À Paris, le P. Étienne Dechamps, confrère du P. Le Tellier, rend Pasquier responsable de toutes les publications de son maître: Arnauld ne fait plus rien; c'est Quesnel qui écrit tout ce qui paraît. À quoi Pasquier répond: "... Cela est aussi probable que la catholicité du Prince d'Orange [Guillaume III, roi d'Angleterre]. Je crois que ce P. Dechamps a été faire information de vie et de moeurs contre le P. Quesnel, [pour] en cas de besoin [c.-à.-d. d'un retour éventuel en France]" (I, 222).

Entre-temps, pendant l'automne, Pasquier corrige nécessairement, mais difficilement les erreurs que le typographe parisien a commises en imprimant les quatre volumes des *Réflexions morales sur les Évangiles*. La réédition hollandaise de saint Matthieu et de saint Marc est également très

²⁵ CEYSSENS-TANS, 231-282.

mauvaise; les anciennes erreurs y ont été corrigées, mais beaucoup de nouvelles s'y sont glissées (I, 230-231).

1693

Ayant eu tant à souffrir à cause du formulaire pontifical, Pasquier continue de s'offenser de celui de Malines, absolument inacceptable, et qui a déjà été dénoncé à Rome, où viennent d'arriver les deux délégués opposés; Jean Libert Hennebel²⁶ de la part de l'Université de Louvain, et le P. Bernard Désirant, augustin, de la part de l'archevêque²⁷. Le duel commence. Le pape que fera-t-il? Pasquier, tenu au courant par Du Vaucel, reste méfiant. Il écrit:

Le 9 janvier 1693:

"Ce que vous nous faites craindre d'une nouvelle bulle, et peut-être d'une nouvelle signature, est quelque chose de bien désolant. Est-il possible qu'on ne voit pas à Rome les maux infinis que les contestations ont produits dans l'Église, ou qu'on les voit sans en être touché? Car il faut qu'on en fasse, au contraire, son plaisir pour prendre des résolutions qui vont être semences d'une nouvelle division, et pour peu que l'on donne, à ceux qui aiment le trouble, quelque chose de favorable, on doit compter que ce seront des armes entre les mains des furieux, et que l'on verra l'Église ravagée, et tous les emplois du clergé abandonnés à ceux qui signeront tout ce qu'on leur demandera... Car je crains fort que la [nouvelle] bulle ne contienne quelque chose de pire que les deux autres [d'Alexandre VII] et qu'ils n'y glissent quelque chose pour l'infailibilité... Le pape²⁸ est à plaindre de ce que sa lumière ne va pas à beaucoup près si loin que son zèle" (I, 243-244).

Si Hennebel a été bien reçu, "qu'il prenne garde que les caresses ne soient insidieuses" (I, 243)! Une bulle imposant le silence est suspecte; seule une explication claire peut donner la paix à toutes les églises (I, 254).

Le 4 avril:

"Vos Romains feront tout ce qu'il leur plaira sur le formulaire. Ils ne me surprendront pas, qu'au cas qu'ils fassent quelque chose de bon, car je prends le parti de ne m'y attendre point! On voit bien qu'il ne faut plus espérer qu'en Dieu... On commence en ce pays à se repentir fort d'avoir donné les mains à la députation. C'est une dépense et beaucoup de peine perdues, et les affaires

²⁶ Sur Hennebel, voir *Biographie nationale... de Belgique*, XXVI, 714-715; L. CEYSSENS, *Lettres de Jean Opstraet, professeur de Louvain, à son collègue Jean Libert Hennebel en mission à Rome*, dans *Bulletin de l'Institut historique belge à Rome*, 55-56 (1985-1986) 167-206.

²⁷ L. CEYSSENS, *Diarium romanum van P. Bernardus Désirant*, dans *id.*, 21 (1941) 237-326.

²⁸ Voir L. CEYSSENS, *Innocent XII et le jansénisme*, dans *Antonianum*, 67 (1992) 39-66.

de l'Église en seront en beaucoup plus mauvais état... Et tout cela pour sauver l'honneur d'une méchante bulle [d'Alexandre VII] (I, 256-257).

1694

En somme Pasquier n'a pas tort de se tenir sur ses gardes. Le bref et le décret qu'Innocent XII donne finalement le 6 février 1694, n'éclaircissent rien et les justes continuent à souffrir²⁹. Mais Pasquier souffre encore davantage, voyant dépérir son cher maître qui, le 8 août, à l'âge de 82 ans, s'endort paisiblement dans le Seigneur. Il a pu l'assister jusqu'au dernier moment, mais pas lui administrer les derniers sacraments, ni l'accompagner jusqu'à la tombe.

Le 24 avril, faute de moyens, Pasquier regrette de ne pouvoir contribuer aux frais de la députation romaine (I, 261), dans laquelle il continue à ne pas avoir confiance: "... Le P. Patrice [le pape] serait un assez bon intendant de police, mais c'est un mauvais supérieur. Il se laisse gouverner par des moines et ne s'informe point si le juste souffre..." (I, 263).

II. SANS ARNAULD (1694-1703)

Le trépas édifiant de son regretté maître est décrit par Pasquier dans trois lettres différentes comme le couronnement d'une vie activement chrétienne (Jacques, 699-700): "... J'ajoute qu'il est mort la plume en main pour la grâce de Jésus-Christ, à la défense de laquelle il avait été appelé de Dieu... Vous pouvez vous figurer quelle est notre affliction et en quel état nous nous trouvons..." (I, 312).

Pasquier devient son héritier, moins "des biens de terre; il en avait si peu, que ce peu ne peut empêcher qu'il n'ait eu l'honneur de suivre, pauvre, Jésus-Christ pauvre" (I, 317). Cependant Pasquier peut conserver ses livres et surtout ses très nombreux papiers. En outre il se croit chargé de défendre la mémoire de ce grand maître, si facilement attaquée. Pourtant, tout d'abord, il hésite à publier "l'espèce de testament spirituel de dix pages, où par forme d'élévation à Jésus-Christ, [Arnauld] rend compte de ses principales dispositions et intentions dans les principales rencontres de sa vie" (I, 313). Publier un tel document sincère, "c'est s'exposer à le faire condamner infailliblement..." (I, 314).

Quant à lui-même, Pasquier que va-t-il faire? Rester rue des Cailles? Tout seul ou éventuellement avec quelque compagnon de sa conve-

²⁹ Ibid., 58-61.

nance? Chercher un abri ailleurs? En tout cas, celui que Mme Vaes, cette bienfaitrice bruxelloise³⁰, lui offre dans sa maison, il le refuse, craignant d'incommoder cette bonne dame et surtout voulant conserver son indépendance. Donc

"occupé à considérer quelle situation je prendrai pour l'avenir, je ne songe point du tout à retourner en France, et il me semble que je me dois conserver ma liberté, afin que, si on s'avise de déchirer la mémoire de notre cher défunt et que personne ne se présente pour le défendre, je puisse, au défaut d'un autre, répondre pour lui..." (I, 319).

Diverses idées lui passent par la tête:

"Je me figure que deux ou trois personnes unies ensemble pourraient en ce pays former une petite société et travailler conjointement à tout ce qui se présenterait de meilleur à faire pour l'Eglise... Nous verrons avec le temps comment Dieu se déclarera, et s'il fera naître quelque occasion qui nous fasse connaître sa volonté. Pourvu que nous la fassions, le reste ira toujours bien. Si je demeure seul, je tâcherai à me joindre avec quelqu'un de ce pays avec qui je puisse vivre dans la retraite; je l'aime et je la dois aimer, puisque ayant déjà soixante ans, le reste de ma course ne peut être long et rien n'est meilleur que d'attendre le Seigneur dans le silence, la prière et les seules occupations qui aient rapport à sa gloire. Je suis accoutumé à ce genre de vie. Il y a près de quatre ans que je ne suis sorti du logis qui est fort petit, et Dieu m'a fait la grâce de ne m'être point ennuyé..." (I, 319-320).

Ce qui est étonnant, c'est que Pasquier ne mentionne pas ici Ruth d'Ans³¹, ce jeune prêtre qui les dernières années a servi de secrétaire à Arnould, et qui demeure rue des Cailles; mais ces deux cohabitants ne sympathisent pas, comme nous le verrons encore; d'ailleurs, Ruth est un oiseau voyageur souvent absent.

Ainsi, en septembre Pasquier écrit encore:

"Je suis un pauvre petit oiseau sans plume, qui n'oserais sortir de mon nid. Il n'y a qu'une chose incommode ici, c'est que les vins de France y sont fort rares, fort chers et ne valent rien... de sorte que, ne m'accommodant pas de la bière, j'ai pris le parti de boire de la tisane et de corriger sa qualité par un demi-verre de vin d'Espagne" (I, 325-326). 15 octobre: Les Gazettes de Hollande mettent Pasquier "à la tête du parti. Il faut laisser tomber tout cela. Comme il n'y a point de parti, il n'y a point de chef! Nous sommes tous soldats de Jésus-Christ, obligés de combattre pour lui... chacun en sa manière et selon son talent" (I, 327-328).

Il y a des amis qui demandent ardemment une *Vie* d'Arnould, mais le 5 novembre, Pasquier estime qu'il est encore trop tôt pour l'écrire:

"Il serait impossible de parler de beaucoup de choses avec l'agrément de plusieurs puissances. Tout fume encore du grand feu des affaires auxquelles il

³⁰ Voir I, 326. Sur Mme Vaes (Marthe-Henriette Neys) cf. JACQUES, *Arnould*, passim.

³¹ Voir une notice dans JACQUES, *Arnould*, 196.

a eu part... Sa vie est une longue histoire où beaucoup de choses doivent entrer [feu M. Jacques le savait!...] Il faut attendre plusieurs années et, pour la bien faire, elles sont nécessaires".

Pour l'instant il suffit de défendre sa mémoire (I, 329-330). Cependant Pasquier s'intéresse déjà aux portraits et aux vers qui paraissent à la mémoire du cher défunt. Il s'indigne même d'une lettre louangeuse de l'Abbé de la Trappe (I, 336-338)³².

1695

C'est une année très importante pour Pasquier. Encore sous le coup de la perte de son ami et maître, il se voit déjà obligé à défendre sa mémoire. L'archevêque de Malines, Precipiano, ayant inséré la *Fréquente communion* dans sa liste des livres défendus, Pasquier lui adresse: de *Très humbles remontrances... sur son décret du 15 janvier 1695, portant défense de lire... plusieurs livres et particulièrement celui de la Fréquente communion...* (cf. Willaert, n° 1905)

Cependant, Pasquier le sait, ce prélat, demeurant si près de chez lui, est à craindre. Certes, depuis la disparition du maître, la situation rue des Cailles, s'empire. Ne pouvant trouver de collaborateur-cohabitant à sa convenance, Pasquier habite toujours la maison avec Ruth d'Ans. Ce Liégeois, n'étant pas vraiment un étranger, n'a besoin d'aucun permis, n'attire pas l'attention par son aspect, ses vêtements ou le wallon qu'il parle; il peut circuler librement, ce que d'ailleurs il fait, même trop au gré de Pasquier. De plus, intrigant, il a su gagner les bonnes grâces de Maximilien-Guillaume de Bavière, gouverneur général (c'est une assurance) qui l'a nommé chanoine de la basilique Sainte-Gudule, toute proche, de sorte qu'il continue à habiter rue des Cailles.

Le 19 mars, Pasquier écrit plaisamment à Mme de Fontpertuis:

"... Il faut vous dire que je loge présentement chez un chanoine de cette ville. Je n'y suis pas plus au large qu'auparavant, ni en plus bel air, mais je suis chez une personne plus honorable... Ne croyez pas que je fusse mécontent de celui chez qui j'ai demeuré si longtemps [Arnauld]. Quelle raison donc d'en sortir, direz-vous? Je n'en suis point sorti, mais lui-même étant sorti d'ici hier matin, il y revint chanoine de notre grande-église, ayant pris possession d'une chanoinie que M. notre gouverneur lui a donnée de fort bonne grâce..." (I, 443-444).

Pasquier continue donc à coudoyer Ruth d'Ans, qui malgré ses dons et qualités, reste assez turbulent. Jamais cordiales, les relations de-

³² Pasquier adresse même une lettre sentie à cet abbé de la Trappe; BATTEREL, IV, 456.

viendront finalement à peine supportables, tant pour l'un que pour l'autre. D'ailleurs tout le quartier inspire l'inquiétude. Tout près, le couvent des Oratoriens est suspect de jansénisme, et surveillé. Un peu plus loin, rue de l'Évêque, demeure l'archevêque Precipiano, si aveuglement antijanséniste, dont le zèle est partagé par son vicaire général et official Henri Joseph van Susteren, frère de trois jésuites, et par les autres jésuites qui l'entourent. Tout près encore vit le nouvel internonce Sébastien Antoine Tanara, dont il faut fort se méfier, car ce jeune diplomate, désirant avancer dans sa carrière et donc cherchant à plaire à ses maîtres, sera capable de tout.

De Paris, les nouvelles sont très diverses. Pasquier, nullement égo-centrique, est touché par la maladie et la mort de Nicole, son ami et surtout celui de feu Arnauld (I, 391-392), par l'état de son grand confrère Thomassin, qui "devenu enfant" meurt le 24 décembre (I, 393). Mais Pasquier se réjouit aussi qu'au rancuneux archevêque Harlay ait succédé le sympathique évêque de Châlons-sur-Marne, Louis Antoine Noailles, promoteur des *Réflexions morales*. Le 23 septembre 1695: "... On espère toujours bien de Dom Antoine [Noailles]... On dit même qu'il a donné de bonnes paroles pour la Viémur [Port-Royal]" (I, 382). La veille de la Saint-Martin, prenant possession de son archevêché, il fait distribuer 10.000 livres aux pauvres (I, 392). Parmi ses collaborateurs il choisit J. B. Boileau (qu'on nommera *de l'archevêché*), fort ami de Pasquier (I, 390). Néanmoins celui-ci tarde à lui écrire. Quand il le fait au mois d'octobre, il est fort obséquieux, promet une entière soumission, mais sans aucune allusion à un retour éventuel (I, 386-387).

Certes, de la part de ce prélat aimable, Pasquier n'a rien à craindre, mais il n'en est pas de même de l'entourage parisien, le roi et son confesseur. Et puis, il y a les armées françaises qui approchent et inspirent la peur, car depuis Louvois la guerre totale a fait son entrée, sans pitié pour la population civile. On sait ce qui s'est passé ailleurs!

Néanmoins, le 7 juin, Pasquier écrit encore à Mme de Fontpertuis:

"... Pour nous, nous sommes, grâce à Dieu, fort tranquilles au milieu des alarmes; et je n'aurais jamais cru qu'on pût se trouver, comme au milieu de 20.000 hommes, avec le repos où nous nous trouvons. C'est Dieu qui donne la paix par sa miséricorde..." (I, 351-352).

Le 12 août, les nouvelles deviennent plus alarmantes:

"... Vous serez bien surpris quand je vous dirai que les Français sont aux portes de Bruxelles depuis trois jours... Nous avons les oreilles étourdies du canon...". On s'attend même à un bombardement qui, plaise à Dieu, ne ressemble à ceux que Louis XIV a fait exécuter ailleurs (I, 364-365).

Effectivement, le 19 suivant, Pasquier écrit:

"La désolation que je vous annonçais, il y a huit jours, ne s'exécuta pas la nuit suivante; mais le lendemain, au soir, sur les quatre ou cinq heures, elle com-

mença, et a duré les deux jours et deux nuits suivants, jusqu'en avant dans la matinée de la fête de la Vierge [15 août], qu'ils [les Français] cessèrent. On ne saurait vous dire le désastre de cette pauvre ville. Bruxelles n'est plus Bruxelles. C'est un amas de pierre où l'on ne distingue plus ni rues ni maisons... Notre quartier, grâce à Dieu, n'a rien souffert... Nous eûmes pourtant peur, le dernier jour... Il nous en coûta un peu de fatigue et d'embarras pour vider les greniers [par précaution contre l'incendie] et transporter dans le jardin, à la cave, et dans la citerne ce qu'il y avait de papiers, de livres et de meubles... C'était une chose terrible..." (I, 366-369).

Le 26 août:

"Je vis dernièrement une partie de la désolation. Elle n'est pas imaginable... Il a pris aujourd'hui une terreur panique en cette ville, sur un faux bruit que les Français revenaient pour piller Bruxelles, de sorte que tout le monde était occupé à sauver ses meilleurs effets à Anvers" (I, 372-373).

1696

Tandis que Bruxelles se réveille de ce cauchemar, Pasquier lui-même — le siège de Bruxelles ayant raté — se sent le cœur léger; la vision de la Bastille ou de Vincennes s'est évanouie. Aussi, au printemps, la rue des Cailles refleurit-elle, même d'une manière inattendue. Le 6 avril, une lettre apprend à Du Vaucel:

"Je crois vous avoir déjà mandé que je ne suis pas seul. J'ai un bon petit flamand wallon [Brigode], le meilleur enfant du monde, qui a demeuré quatre ans avec M. Hilaire [Huygens], et qui m'a prévenu par le désir qu'il a témoigné de venir ici dans le temps que je pensais à l'y inviter, voyant que M. Vanderstraet [Ruth d'Ans] m'allait quitter. Ainsi c'est un don de la Providence. Ce n'est pas un génie de la trempe de M. Vander...; mais il a bon sens, du jugement, de la sagesse, est silencieux, fort doux, fort serviable, zélé pour la bonne cause, propre à aller de côté et d'autre, ce qui est une des choses plus nécessaires. Il a vingt-quatre ans environ et est fils d'un bourgeois de Lille bien accommodé. Enfin nous vivons, prions Dieu et conversons fort doucement ensemble, et j'en suis fort content. Nous disons même la messe ensemble. Mais ne l'allez pas dire à la congrégation des Rites ni à celle du Saint-Office. C'est-à-dire que tout ce qui se chante à l'église, nous le disons ensemble dans notre chapelle, à la messe, le *Gloria in excelsis* et le *Credo*, alternativement chaque verset. L'Introït, le Graduel, le Trait, l'Offertoire, le Sanctus et la Communion; quand je les ai commencés, il continue avec moi. Et pourquoi non? Y a-t-il aucun inconvénient dans le secret de notre prosenque [procédé]? Tous les laïques le font bien dans l'église" (I, 398).

À part quelques absences, ce Brigode accompagnera Pasquier beaucoup plus tard à Amsterdam³³.

Aidé par Brigode, Pasquier a repris sa vie studieuse. Il s'occupe

³³ TANS, *Quesnel et la Hollande*, 180.

entre autres des *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, cette tardive et impuissante réponse du P. Daniel, jésuite, aux *Lettres provinciales* de Pascal. "Nous en venons de lire le premier entretien, en nous promenant après le dîner, et nous n'avons rien trouvé qui mérite réponse..." (I, 395). En effet, malgré tout, toujours Français de coeur, Pasquier se tient au courant de ce qui se passe à Paris. Réaliste, il s'étonne de cette expédition "chimérique", qu'avec l'aide de Louis XIV, Jacques II, ex-roi d'Angleterre, réfugié en France, entreprend pour recouvrer la royauté (I, 399-402). Comme tous les jansénistes, il se demande si Noailles sera capable de résister au P. La Chaise, confesseur du Roi, qui est en ce moment plus à craindre que jamais.

Le 9 mars, Pasquier écrit:

"... Le sieur Regnauld [La Chaise], conservant son crédit, est plus maître que jamais, parce qu'il n'a plus de contre-poids. Car le sieur des Arquins [feu Harlay], qui ne voulant point qu'il fût le maître, lui rompait quelquefois les chiens [reins?]. J'ai peine à croire que Dom Bernard [Noailles] ait dit quelque chose de malin contre les amis en général [les jansénistes]. Encore aurais-je peine à comprendre qu'on pût faire sur lui moins de fond que sur le défunt [Harlay]..." (I, 396) ce fond qui était si mince, Pasquier le savait.

Bientôt, Pasquier s'inquiète. Le 4 mai, il écrit:

"... Il faut prier Dieu qu'il donne... [à Noailles] la force et la fermeté nécessaire. Ses intentions sont bonnes, mais pour entamer un homme aussi fort dans la confiance... [de Louis XIV] comme est ... [le P. La Chaise], il faut se résoudre à attaquer de front un favori..." (I, 401).

Dans sa faiblesse, Noailles a dû, le 20 août, donner une ordonnance contre le janséniste Martin de Barcos, neveu de Saint-Cyran, où, d'après une expression de l'époque, il "soufflait le froid et le chaud" (le jansénisme et l'antijansénisme). Le 7 septembre Pasquier écrit:

"... À ce moment, je reçois une ordonnance... qui m'afflige. On m'avait fait espérer qu'il n'y en aurait point. Il l'aurait pu faire d'une manière qui aurait moins blessé. Mais non seulement il lève le masque contre Jansénius, mais il a encore renouvelé la censure de la Sorbonne [contre Arnauld en 1656], et il condamne [de Barcos] de la manière la plus dure qui se pouvait. Je crois que c'est... [Bossuet] qui a dressé cette ordonnance..." (I, 412).

Le 19 octobre, Pasquier se raisonne: contre l'ordonnance de Noailles, "il n'y a point de remède et peut-être le meilleur est de prendre patience et de ne pas faire du bruit. C'est assez le sentiment de plusieurs de nos amis de Paris...: ne pas blesser un bon évêque... se laissant aller trop facilement à des conseils politiques..." (I, 418-419).

Le 26 octobre Pasquier raisonne encore:

"... C'est une chose admirable, que l'ordonnance [de Noailles] qu'on regardait

de si mauvais œil, soit devenu si excellent remède³⁴. On voit très bien en cette occasion qu'il appartient à Dieu de tirer du mal le bien qu'il lui plaît..." (I, 412).

Mais à partir de cette époque Pasquier subira lui-même de véritables ennuis de la part de Noailles. En effet, celui-ci, appréciant les quatre volumes des *Réflexions sur les Évangiles* et voulant les distribuer parmi son clergé, a commencé à les revoir une vue de sa propre édition. Avec ses collaborateurs il y apporte des corrections arbitraires. Certes, nous l'avons dit, Pasquier est conscient des imperfections de son texte et ne cesse lui-même de corriger ses propres fautes et celles des imprimeurs. Dans une lettre du 10 juillet 1695 à Nicole, il avait regretté "certaines phrases et expressions qui ont besoin de correction pour être saines"³⁵. De la sorte, durant très longtemps, Noailles et ses collaborateurs importuneront l'auteur des *Réflexions morales*.

D'autre part, ce dernier se cause lui-même des tracas. Tout conscient d'être recherché et épié, malgré la précarité de sa situation, il reste — c'est dans son caractère — imprudent, hardi, téméraire même. Au lieu de se taire, de se faire oublier, il se mêle aux controverses les plus brûlantes. En 1696 il publie par exemple un *Mémorial touchant les accusations de jansénisme, de rigorisme, et de nouveauté*, Cologne (Delft), 28 p., in 4° (Willaert, n° 5987). Certes, ces écrits restent anonymes ou pseudonymes et paraissent sous de fausses adresses typographiques, mais son style et son esprit le trahissent. De la sorte, nous le verrons, on lui attribuera même des publications d'autrui.

1697

Cette année semble commencer très favorablement pour l'exilé de la rue des Cailles. N'a-t-il pas des nouvelles merveilleuses de Paris? L'accession de Noailles y a exercé une influence heureuse, même sur l'Oratoire, qui reconnaît dans l'archevêque de Paris son haut supérieur canonique, auquel les oratoriens promettent obéissance et qui, pour cette raison, peut facilement s'ingérer dans le gouvernement religieux. Cela a été si malheureusement le cas sous Harlay et sous le long généralat (1672-1696) de Sainte-Marthe, qui à la suite des interventions de cet archevêque a gouverné bien lamentablement l'Oratoire et même en a exclu (ou en a dû exclure) Pasquier en 1685.

³⁴ À quoi Pasquier fait-il allusion ? Au fait que cette Ordonnance améliora la situation de Noailles auprès de Louis XIV et de Madame de Maintenon ? Cf. CEYSSENS, *Le sort*, 59-60.

³⁵ TANS, dans *Lias*, 1 (1974), 184.

Or depuis la promotion de Noailles, ce général a finalement donné sa démission. Son successeur, Louis François de la Tour³⁶, semble être l'homme qui puisse pacifier l'Oratoire à l'intérieur et à l'extérieur. En effet, le 2 janvier, il a prononcé "aux jésuites de Saint Louis" (c.-à-d. leur très grand collège près de la Sorbonne) un merveilleux discours, plein d'éloges et de vœux généreux pour les jésuites, les adversaires si acharnés de l'Oratoire. Il est vrai qu'en sortant, un auditeur a trouvé que "l'encens n'était pas d'assez bonne odeur" (II, p. 2). Néanmoins les jésuites s'en réjouissent, et leur grand prédicateur, le P. Gaillard, prendra, pour la fête du Saint Nom de Jésus, la parole à l'Oratoire, et "imitera le P. Général" (ibid.)³⁷. En tout cela, n'y a-t-il pas aussi pour Pasquier une invitation tacite à regagner sa patrie et sa congrégation? Mais de par ses expériences, l'exilé de Bruxelles ne s'enthousiasme plus facilement.

Le 11 janvier, il écrit à Du Vaucel:

"... Je ne suis pas encore botté pour Paris, et je ne prendrai pas encore sitôt la botte. Ce qu'on me proposait d'écrire... [à Noailles] sur sa pièce [l'Ordonnance] eût été pour l'approuver et me faire par là ouvrir une porte. Rien ne presse" (II, 1).

D'ailleurs, ce n'est pas seulement cette Ordonnance de 1696 que Pasquier ne digère pas. Ses *Réflexions* continuent à être corrigées par Noailles et son entourage. Un des collaborateurs de Noailles l'ayant prévenu, Pasquier répond le 19 avril assez défavorablement: "... J'observerai une obéissance entière, puisque l'évêque est le juge de la doctrine dans le diocèse", mais en patrologue il ajoute: "on doit se garder d'adoucir le langage de l'Écriture Sainte qui est toujours dur et qui ne favorise jamais les penchants de la nature corrompue"; et il prie donc "de ne pas changer la doctrine des Pères en s'éloignant de leurs expressions; de ne pas céder aux adversaires qui ne veulent que détruire la doctrine et l'autorité d'Augustin"³⁸. Certes, si plus tard, en haut lieu, on eût tenu compte de considérations aussi sages, on n'aurait pas eu à regretter la bulle *Unigenitus*.

Auteur de spiritualité depuis longtemps, Pasquier s'intéresse à la querelle quiétiste, entre Bossuet et Fénelon, où se mêle Noailles, et dont le procès se prolongera à Rome jusqu'en 1699 (II, 3). Pendant le Congrès de Rijswijk, Pasquier suggère des avis sensés à M. de Pomponne, neveu d'Arnould, diplomate (II, 4-5). Au lieu de se faire oublier, il continue à se

³⁶ François de la Tour, général (1697-1733), n'étant pas favorable à la bulle *Unigenitus*, ni agréable à Louis XIV, eut un gouvernement peu heureux. Voir *Dictionnaire de théologie*, Tables, II, 2897.

³⁷ Le 3 octobre 1701, La Tour reçut le P. La Chaize à dîner. A. PERRAUD, *L'Oratoire de France*, 1866, 200.

³⁸ TANS, dans *Lias*, 1 (1974), 184.

remuer et à faire parler de lui. Non seulement il réédite d'anciens opuscules de spiritualité, tels que *L'idée du Sacerdoce* (Willaert, n° 6075) et *Jésus-Christ pénitent, ou exercices de piété pour le temps de carême* (Willaert, n° 6082), mais il polémique aussi dangereusement: *Défense de deux brefs de... Innocent XII aux évêques de Flandre, contre le docteur Martin Steyaert au sujet de deux décrets qui concernent le formulaire et la morale* (Willaert, n° 6040), ce qui revient à remuer un guêpier, car ces brefs ont provoqué une croisade antijanséniste³⁹. Enfin en 1697 paraissent à Bruxelles les 8 volumes de son *Abrégé de la morale de l'Évangile* (ses *Réflexions morales*) (Willaert, n° 6017).

1698

Dès le début de cette année, Pasquier se trouve fort embarrassé. Comme il n'a pas apprécié l'Ordonnance "soufflant le chaud et le froid" que Noailles avait publiée en 1696, et comme il ne parvient pas à en apprécier l'auteur, il s'est montré prudent en ne prenant pas la plume. Or, un imprudent J. Fouillou a publié en 1697 en gardant l'anonymat: *Histoire abrégée du jansénisme et remarques sur l'ordonnance de Monseigneur l'archevêque de Paris*, Cologne, 167 pp., opuscule assez pénible pour Noailles, et qui le devient aussitôt aussi pour Pasquier à qui on l'attribue.

Le 18 février 1698, celui-ci se justifie longuement à Jean Jacques Boileau, son ami et collaborateur de Noailles:

"... Je savais déjà bien le bruit qui en courait, mais je ne m'alarmais pas, sachant que, depuis trois ou quatre ans, on a pris un vain plaisir à m'attribuer tout ce qui paraissait d'odieux... Je suis si las des désaveux... qu'il me prend quelquefois envie de laisser parler le monde et de me renfermer dans un profond silence, content du témoignage de ma conscience et de mon innocence, dont Dieu est témoin; mais j'ajoute qu'en cette occasion je ne puis me résoudre à faire le philosophe. Le profond respect, la tendresse, si je l'ose dire, la vénération dont j'ai le coeur pénétré pour mon digne archevêque... ces sentiments, dis-je, ne me permettent pas de laisser dans l'esprit une idée si fautive et qui me déshonorerait si fort..." (II, 8-11)⁴⁰.

Cependant, malgré cet aveu, l'estime de Pasquier pour Noailles va diminuant, tandis que celle pour Fénelon, devenant victime, va s'accroissant. La correspondance romaine de Du Vaucel lui permet de suivre les péripéties de l'examen des *Maximes des Saints*. Bossuet descend bien bas dans son estime. Le 4 juillet, il écrit: "... Vous aurez lu la *Relation* de Mr

³⁹ CEYSSENS-TANS, *Autour*, 670-671.

⁴⁰ Cf. *Causa Quesnelliana*, 424-425.

de Meaux⁴¹, qui est une pièce terrible pour le pauvre archevêque de Cambrai..." (II, 22).

Pasquier regrette même que Hennebel, le député de Louvain (pour l'affaire du formulaire de Précipiano), ait gagné le cardinal de Noris pour Bossuet (II, 13).

Quant à Noailles, ses fautes "en attirent d'autres. Le malheur des personnes qui sont élevées est qu'on n'ose leur faire envisager les suites que peuvent avoir les premières. Ce qui fait qu'on n'en guérit pas. On a peine même à les reconnaître, de peur de se sentir pressé de les réparer, et tout cela éloigne la grâce de Dieu, dont on a d'autant plus besoin qu'on est exposé aux occasions de chutes et de grandes affaires. C'est un grand dommage. Il faut prier beaucoup pour ce bon abbé [Noailles], qui a de bons sentiments, afin qu'il puisse au moins profiter, dans la suite, de ses fautes, et que Dieu pour cela lui ouvre les yeux, et ouvre la bouche à ceux qui ont obligation de lui parler..." (II, 24-25).

Le 12 décembre, Pasquier "admire l'insolence des auteurs du *Problème ecclésiastique*", pamphlet si pénible pour Noailles (II, 31-32).

L'atmosphère qui règne rue des Cailles ne perce plus guère dans les lettres de Quesnel. Par exception, le 23 mai, on peut lire:

"... M. l'abbé d'Orval [Charles de Bentzerath] est ici comme député des États de Luxembourg... [Quesnel] le doit voir demain quelque part et, s'il y a lieu d'aller voir son abbaye avec lui, il le fera, car il y a longtemps qu'on l'y invite et qu'il le désire pour un peu respirer un aussi bon air que celui-là. S'il y va, ce sera fort incognito" (II, 17-18).

Et le 20 juin: "Nous avons eu aujourd'hui à dîner, dans notre petit réfectoire, le bon abbé d'Orval, qui est vraiment un bon homme, d'une sage simplicité et d'un cœur bien droit. Il est ici depuis quelques semaines, fort à contre-cœur..." (II, 22).

Pour faire ressortir la sagacité de Pasquier, lisons ce qu'il écrit, le 23 mai, au sujet de son confrère Soanen, qui connaîtra plus tard, au conciliabule d'Embrun, un sort si singulier:

"... Je plains le P. Soanen, évêque de Senez, qui est entré par la porte de la cour et par ses complaisances pour... [le P. La Chaize], dans l'épiscopat... S'il était sage, il ferait de deux choses l'une: ou de sortir de son poste, où il est mal entré, ou de renoncer au moins à tout dessein de translation..." (II, 14).

De telles ambitions, Pasquier, champion de la vérité, n'en a jamais nourri. Mais imprudent, il le reste. En 1698, il se mêle dangereusement de l'affaire de l'intrusion des jésuites dans le séminaire de Liège, ce à quoi il consacre même plusieurs Mémoires (Willaert, n^{os} 6259-6264), et dont les

⁴¹ *Relation sur le quiétisme*, un assez ample écrit, repris dans les *Oeuvres* de Bossuet; dans l'édition de Vivès, XX, 85-170.

jésuites, même ceux de Bruxelles — il faut le croire — se ressentent. En outre il réédite son *Histoire abrégée de la vie et des œuvres de Mr Arnauld* (Willaert, n° 6280) et son *Histoire du formulaire* (Willaert, n° 6284).

1699

Pour Pasquier cette année-là commence dans l'inquiétude, entre autres à cause d'un de ses écrits, *Causa arnaldina*, un recueil de pièces pour défendre Arnauld que plusieurs auteurs datent de 1699, mais qui doit avoir paru plus tôt⁴², car le 3 janvier déjà l'auteur sait qu'on l'a examiné à Rome en vue d'une censure, il espère que Du Vaucel saura sauver ce livre qui, à ses yeux, est inattaquable (II, 33-36), mais qui sera pourtant condamné le 18 avril. Nous aurons encore à en parler.

À l'occasion du *Problème ecclésiastique*, si pénible pour Noailles, Pasquier éprouve de la compassion à l'égard de ce prélat, et, paladin de la justice, il veut prendre sa défense (II, 46) car Noailles lui-même se tait, par timidité ou par lâcheté, on l'ignore. Pourtant ce même archevêque ne craint pas d'apporter des corrections arbitraires dans son édition des *Réflexions*. Le 17 mars Pasquier lui écrit:

"Comme je suis très capable de me tromper et de faire des fautes, je ne rougira pas de les reconnaître, de les voir effacer, de les rétracter publiquement moi-même". Il ajoute aussitôt: "J'avoue que la plus grande de toutes mes peines est de voir la vérité en péril de recevoir quelque fâcheuse atteinte par des changements qui me paraissent pas pouvoir être faits sans donner lieu aux ennemis de la grâce du Sauveur de faire prendre dans le monde pour erreurs des vérités qui sont clairement de l'Écriture, des conciles, des docteurs de l'Église et des saints Pères, qui sont conçues en des termes que l'Esprit de Dieu leur a fait préférer à d'autres...". Non, tout en restant respectueux et obéissant, Pasquier ne manque pas de faire sentir qu'il n'est pas du tout heureux des corrections en cours⁴³. Une semaine plus tard, il écrira à son ami Vuillart: "... Je laisse faire le bon abbé ... [Noailles] car comment faire pour l'empêcher? Je suis bien aise de n'être pas consulté. Ce qui sera bien, sera avoué; s'il y a quelque chose qu'on ne puisse approuver, on en sera quitte pour dire qu'on n'y a point de part... Mais je souhaite que cela se termine bientôt pour une bonne fois,... mais je vois bien qu'il [Noailles] saigne du nez"⁴⁴.

En effet, par ces corrections qu'il apporte aux *Réflexions*, Noailles s'expose lui-même à une condamnation. La bulle *Unigenitus*, qui le vise

⁴² En effet, Willaert n° 6031 le range sous l'année 1697.

⁴³ Cf. TANS, dans *Lias* 1 (1974), 187-189.

⁴⁴ R. D'AVRIGNY, *Mémoires chronologiques*, Bruxelles, 1755, IV, 294-295.

directement, ne citera que les deux éditions (de 1696 et de 1699) procurées par lui.

Le 18 avril la *Causa Arnaldina* est condamnée à Rome parce qu'elle contient des pièces déjà condamnées autrefois⁴⁵. Le 25 mai, le décret en main, Pasquier réagit:

"Il faut se consoler de la condamnation de la *Causa Arnaldina*. Cela n'empêchera pas de vendre la première édition, puisqu'elle est déjà tout enlevée ou peu s'en faut, ni d'en faire une seconde. Elle serait déjà commencée, si on n'avait d'autres choses à faire. J'aurais cru que les dominicains [au Saint-Office] auraient employé leur crédit pour empêcher ce coup, qui retombe assurément sur la doctrine de leur école. Ces gens-là sont des misérables, qui n'aiment la vérité que quand elle se trouve dans leur sac" (II, 55).

En juillet, à l'occasion de son 60^e anniversaire, Pasquier "... aspire ... à une vie où je puisse être plus à moi; et il me semble que cette vie s'enfuit de moi plus que je la cherche.." (II, 59). Est-ce alors qu'il publie: *Le bonheur de la mort chrétienne. Retraite de huit jours* (Willaert n° 6442)?

Pendant l'été, toujours occupé de la nouvelle édition de ses *Réflexions* qui se prépare à Paris, Pasquier rédige l'index et "s'amuse à je ne sais quelles bagatelles, et on court risque de trouver quelque anicroche. Nous avons des approbations en nombre suffisant ..." (II, 63).

Par grande exception, au début d'octobre, Pasquier a été chez ses confrères de Mons (II, 68). Bientôt, son compagnon inévitable, Ruth d'Ans, pousse même jusqu'à Paris dans l'intention d'y rencontrer Mme de Fontpertuis et de lui demander compte de sa gestion des affaires temporelles d'Arnauld. Pasquier lui en veut pour cela, surtout parce que la dame est malade (II, 66; cf. II, 122-123, 130-139).

Le 24 octobre 1699, Pasquier laisse échapper — en passant — qu'il collabore aux *Gazettes de Hollande* (II, 73) et y publie des nouvelles qui lui viennent de France. Le même jour, il n'est pas peu surpris de l'astucieuse invitation que M. de Sébaste (le vicaire apostolique) a reçue à venir gagner le jubilé à Rome. "C'est une marque que la cabale est bien puissante..." (II, 72; cf. 92-93)⁴⁶.

Par sa correspondance, le solitaire bruxellois reste au courant de ce qui se passe dans la ville éternelle, même au Saint-Office. Il est par exemple bien informé sur l'examen qu'y subit le livre *Maximes des Saints*, de l'archevêque Fénelon. Sous l'influence de son correspondant Du Vaucel, il n'a que peu confiance dans les cardinaux examinateurs qui "ne rencontrent

⁴⁵ REUSCH, *Der Index*, II, 478; *Causa Quesnelliana*, 433.

⁴⁶ En 1700 Pasquier défendra ce clergé hollandais; cf. infra n. 55.

pas le Saint-Esprit dans leurs vignes" (II, 26).

Bientôt, la décision romaine en main, il la trouve "assez sèche, sans le moindre adoucissement", plaint "le pauvre archevêque", et souhaite qu'il prenne en cette occasion un bon parti; et qui le remette en repos et en état de servir l'Église. Il doit connaître maintenant que les Rouliers (jésuites qui l'avaient défendu)⁴⁷, ne sont pas infaillibles dans leurs promesses..." (II, 45; cf. 46). Le 2 mai, il ajoutera: "Je voudrais qu'on laissât en repos ce pauvre archevêque qui est assez humilié, sans le faire tympaniser par tout le royaume dans les Assemblées provinciales". En ce qui le concerne personnellement, Pasquier ajoute: "... Je suis accablé et si las d'être exposé à mille corvées, que je voudrais trouver un trou où me jeter pour être en repos" (II, 54).

1700

Puisque Du Vaucel, ce fidèle correspondant à Rome depuis 1682, désire quitter cette ville, il pourrait se fixer au diocèse de Paris (II, 83), ou même rejoindre Pasquier aux Pays-Bas espagnols. Le 3 mars Pasquier lui écrit:

"Tout ce que je puis donc vous dire avec toute sincérité de coeur, c'est que, si vous voulez vous rendre Flamand, je suis prêt à prendre un logis à part et à vous recevoir de mon mieux. Il y a longtemps que je roule le dessein de me retirer d'ici. La société avec le chanoine [Ruth d'Ans] est médiocre et médiocrement agréable, et mon inclination tout entière est de me mettre ailleurs. J'ai en main une demoiselle fort pieuse, silencieuse, affectionnée ... toute disposée à venir prendre soin du ménage... S'il faut mourir en ce pays, je suis bien aise d'être un peu plus séparé. Si donc le coeur vous en dit, je vous offre tout ce qui dépend de moi et, si vous ne trouvez pas mieux, vous pouvez toujours compter sur mon hospice et ma table" (II, 84).

Où Pasquier se fixera-t-il? Indécis il cherche. Le 5 juin, il écrit:

"Je fais état d'aller faire un tour à Mons la semaine prochaine, et peut-être — mais entre vous et moi — irai-je plus loin. Notre père prieur [Quesnel lui-même] est un peu en peine de ce qu'il deviendra. L'hospice où il est, est trop connu; il n'est plus tenable. Il y a longtemps qu'un grand nombre de personnes le sait, et gens non affectionnés! Mais ce qui est singulier et secret, est que le Sieur Van Susteren, official et conseiller domestique de M. de Malines [Précipiano], qui a deux ou trois frères jésuites⁴⁸, a demandé depuis peu au père prévôt [supérieur de l'Oratoire de Bruxelles] et à un autre de la même maison si ce prieur n'était pas logé en tel lieu, mettant le doigt dessus. Cela n'est pas fort agréable pour un homme qui ne veut voir personne, car les visites de ces messieurs du grand monde l'incommodent. J'ai conseillé au père

⁴⁷ H. HILLENAAR, *Fénelon et les jésuites*, La Haye, 1976. Sa soumission spectaculaire (en chaire) était loin d'une obéissance aveugle; cf. CEYSSSENS-TANS, 521-579, plus particulièrement 528.

⁴⁸ François, Jean-Baptiste et Martin; cf. A. PONCELET, *Nécrologe des jésuites de la province Flandro-Belge*, Wetteren, 1931, passim.

prieur de mettre en sûreté ses papiers et de s'aller promener pour quelque temps, pendant lequel il prendra conseil de ses amis pour chercher un autre hospice plus retiré" (II, 94-95).

Cependant le voyage est différé jusqu'au mois d'août. Le 12, il mande son arrivée à Paris: "M. Le Noir"⁴⁹ l'a conduit au lieu qu'on lui avait préparé", car il n'y a point "voulu loger chez aucun de nos amis pour ne point donner de jalousie, et pour d'autres raisons" (II, 98-99)⁵⁰. Il y reste plus d'un mois; il n'y rencontre pas l'archevêque Noailles, mais bien cette Mademoiselle Joncoux⁵¹, si dévouée à Port-Royal, et qui deviendra une correspondante (II, 101-102). N'ayant trouvé aucun logis à sa convenance, il se rend à l'abbaye cistercienne d'Orval (Luxembourg belge) où autrefois Pontchâteau, ce grand voyageur devant Dieu, s'arrêta si volontiers⁵². Il y correspond dès le 14 octobre; il s'y plaît, s'y sent édifié: quel silence et quel repos! Il préférerait y mourir dans une cellule en simple moine, plutôt qu'en cardinal à Rome dans une cellule du conclave, en cours après la mort d'Innocent XII (II, 105). Pourtant il pousse ses pérégrinations jusqu'à Liège, d'où il écrit, le 27 octobre:

"M. Brigode me presse de m'en retourner chez lui; mes amis d'ici, au moins notre chanoine⁵³, me pressent de demeurer ici. Il y a plus de sûreté ici; mais mes outils sont ailleurs [à Bruxelles]. Je n'ai nul attrait pour la maison où j'ai demeuré si longtemps [rue des Cailles]. Les discours de vive voix [avec Ruth d'Ans] et imprimés, joints aux dégouts, ne m'y attirent pas beaucoup. Je me trouve dans un assez grand embarras. On me presse de demeurer ici [à Liège], au moins cet hiver, mais je serai aussi avancé après l'hiver et s'il faut retourner, j'aime mieux le faire dès maintenant. Je n'ai pas de répugnance pour la ville [de Bruxelles], mais pour la maison [rue des Cailles]. Outre que la sûreté n'y est pas trop grande; je ne m'accommode pas de la situation, du lieu, ni de tous ceux qui y demeurent. J'avais cru qu'on aurait trouvé aisément, dans une

⁴⁹ S'agit-il de Jacques Le Noir, chanoine de Notre-Dame, grand bienfaiteur de Port-Royal? Cf. *Nécrologe de ... Port-Royal*, Amsterdam, 1723.

⁵⁰ On trouvera quelques détails sur ce voyage dans BATTEREL, IV, 458; CLARK, *Lettres de Germain Vuillart*, Genève-Lille, 1951, passim.

⁵¹ Sur Marguerite de Joncoux qui s'acquit tant de mérites grâce au rôle qu'elle joua dans l'histoire de Port-Royal, voir Cécile GAZIER, *Les belles amies de Port-Royal*, Paris, 1930, 221-253.

⁵² JACQUES, *Arnauld*, 200-203; L. DEMOULIN, *Le jansénisme et l'abbaye d'Orval*, Bruxelles-Rome, 1976, passim; pp. 66-67 il est aussi question du passage qu'y fit Quesnel en 1700. Bruno NEVEU, *Sébastien-Joseph Du Cambout de Pontchâteau (1634-1690)*, Paris, 1969.

⁵³ S'agit-il de Ruth d'Ans? Celui-ci écrit le 4 novembre: "Le pèlerin est encore à Liège. Il demande ses habits d'hiver ce qui marquerait un dessein d'y faire quelque séjour. Je sais même qu'il délibère encore s'il reviendra. La raison en est qu'un méchant libelle de Louvain le nomme et la demeure où il demeure ici, à Bruxelles. Je verrai le pèlerin... et lui offrirai de le ramener en lui faisant entendre doucement que ce sera à condition de vivre avec plus d'union et de confiance"; II, 107, n. 1.

grande ville, un honnête homme qui aurait pu me prendre en pension mais, ou les amis n'en veulent pas trouver, ou la rareté en est grande. Je verrai après la fête [de la Toussaint] à quel parti je me déterminerai..." (II, 107).

Enfin vers le 10 novembre, par Huy et Namur, Pasquier regagne la rue des Cailles; pour y rester? Le 13 novembre, il écrit à Germain Vuillart à Paris:

"Me voilà de retour au gîte. Après bien des délibérations à part moi, j'ai cru devoir venir au moins faire ici un tour. Si l'ouvrier avait eu ses outils au lieu où il était [Liège], il y serait resté. Je souhaite qu'il plaise au Seigneur de vous donner une santé aussi bonne que la mienne..." (II, 109).

Le 20 novembre, il avoue être retourné "avec une joie médiocre. On y est [rue des Cailles] moins tranquillement que je n'étais à Orval au milieu de cent cinquante personnes..." (II, 110). Mais où sera-t-on désormais tranquille? Charles II étant mort sans descendants, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, devient roi d'Espagne, y inclus les Pays-Bas espagnols, de sorte que son grand père, l'antijanséniste, pourra faire la loi à Bruxelles. D'ailleurs les guerres de la succession d'Espagne vont semer le désastre partout. Le 1^{er} décembre Pasquier sait déjà que, contrairement aux coutumes d'Espagne, le nouveau roi aura pour confesseur non pas un dominicain mais un jésuite français, le P.Daubenton, un antijanséniste tenace⁵⁴. De plus, l'élection du nouveau Pape, Clément XI, le 23 novembre, ne promet rien de bon. Le 12 décembre Pasquier avoue avoir "besoin de la grâce de Dieu pour ne pas tomber dans une tristesse immodérée" (II, 116). Le même jour, de son côté Ruth d'Ans écrit:

"... Il [Quesnel] ne parle ni à table, ni dans la conversation. M. Brigode lui demanda hier ce qu'il avait. Il avouait qu'il était dans une noire mélancholie. Je vois ou crois voir qu'il n'en a pas contre moi tout seul ou en particulier, mais nous ne pouvons deviner ce que c'est" (II, 116, n. 1).

Les fêtes de Noël lui font du bien. Certes, il manque à Pasquier les chansons pieuses d'antan, mais il peut ouvrir son cœur. Il écrit le 29 décembre:

"... Il est vrai que j'ai eu un accès de tristesse sur le froid et l'indifférence où je voyais mon compagnon [Ruth d'Ans] et me voyant réduit à demeurer en un lieu si exposé [rue des Cailles] ou d'en sortir seul; mais ce compagnon m'a un peu consolé; en me témoignant qu'il était disposé à me suivre... il m'a ôté comme une meule de moulin de dessus mon cœur. Il cherche une maison..." (II, 120)

Mais, même dans cette situation bien critique, Pasquier ne cesse de s'exposer davantage par des publications imprudentes: *La foi et l'innocence du clergé de Hollande défendues contre un libelle diffamatoire et intitulé Mémoire touchant le progrès du jansénisme*, Delft [Rouen] (Wil-

⁵⁴ Voir CEYSSENS-TANS, 283-332.

laert, n° 6618)⁵⁵, *Le P. Bouhours convaincu de calomnies... contre Port-Royal* (Willaert, n° 6631). *La paix de Clément IX ou démonstration de deux faussetés capitales avancées dans l'Histoire des cinq propositions* (cf. Willaert, n° 6383), *Suivi de deux recueils* (id., n° 6630).

1701

Les beaux jours de la fin d'année à peine passés, le froid domestique recommence. Pasquier pense s'installer ailleurs, à Anvers, à Mons... Il écrit le 16 février: "... pour la transmigration, je ne suis pas encore déterminé", ne voulant "rien faire contre l'ordre ni contre la volonté de Dieu..." (II, 133), qui peut-être, pour l'obliger à faire pénitence, lui envoie un "rustre"⁵⁶. Malgré tout, dans son "trou" (II, 161) de la rue des Cailles, Pasquier reprend sa vie studieuse. Il prépare même une nouvelle édition en français de sa *Causa Arnaldina*, que Rome vient de censurer. Il veut y introduire de nouvelles pièces, même tant que Ruth d'Ans doute que l'édition paraisse jamais. Pasquier collabore aussi au nouveau périodique qui paraît en Hollande et qui aura un étonnant avenir, les *Nouvelles ecclésiastiques*, concurrent des *Mémoires de Trévoux*, périodique édité par les jésuites français: "... Ainsi, quand de vos quartiers on voudra y faire insérer quelque chose qui le mérite, on n'aura qu'à me l'envoyer" (II, 143). Mais en somme, "il est si accablé de petites affaires" (II, 148) qu'il "ne sait quand" écrire une lettre de consolation à Mme Fontpertuin qui, malade, en a besoin. Il n'a pas non plus le temps de traduire en français la première pièce latine à introduire sa *Justification d'Arnauld* (II, 149 et 151) qui est en effet la nouvelle édition de sa *Causa Arnaldina* et qui paraîtra en 1702 à Liège; (Baterel, IV, 459 la décrit).

1702

Le "mauvais air" persiste toujours la rue des Cailles. Le 9 mars Pasquier écrit énigmatiquement:

"... Il m'a fallu aider notre Père Prieur [lui-même], qui a été conseillé de tous côtés de déménager à cause du mauvais air. C'a été un petit embarras, mais on le mériterait d'en avoir davantage, si on était plus à Dieu. Il n'est pas allé bien

⁵⁵ Sur le P. Louis Doucin S.J., et son *Mémoire touchant le progrès du jansénisme en Hollande*, Delft (Rouen); Willaert, n° 6618), voir CEYSSENS-TANS, 456-481, plus spécialement 465.

⁵⁶ En ce qui concerne cette expression, voir II, 167: "... J'aurais besoin d'un rustre qui me fit faire pénitence".

loin, et vous pourrez toujours vous adresser comme à l'ordinaire" (II, 159-160)⁵⁷. Le 14 mars, Pasquier cherche encore (II, 160), mais le 21, il a trouvé: "...J'ai vu le Père Prieur en son nouveau gîte, où il n'est que par emprunt. Il a pris ce qui s'est présenté et il n'a pas eu peu de peine à le trouver. Mais je le crois bien résolu de ne pas retourner au premier hospice. Ce serait toujours à recommencer" (II, 162).

Finalement il semble avoir trouvé ce qu'il cherche: l'ancien refuge de l'abbaye de Forêt⁵⁸. Mi-juin, Pasquier et Brigode "sont dans le plus fort de leur déménagement d'une part, et l'emménagement de l'autre". La nouvelle domestique, "fort sage et fort modeste", pourra-t-elle faire de la bonne soupe, sans danger d'être empoisonné? (II, 165)⁵⁹. Mais "tout se brouille dans un déménagement non encore débrouillé". Pourra-t-il y loger M. Louail "qui est du bois dont on peut faire un ami de coeur, à tout se dire l'un l'autre" (II, 167)⁶⁰?

Le 15 juillet, Pasquier se rappelle "qu'il y eut hier soixante-huit ans que je suis enfant d'Adam; et aujourd'hui autant [par le baptême] que je suis enfant de Dieu par sa miséricorde" (II, 165).

Le 1^{er} août, il est déjà convaincu que quant à Rome, il ne faut "rien attendre de bon de ce pontificat, un des plus misérables qu'on ait eus depuis longtemps. On vous aura dit le tour qu'ils ont joué à Mgr. de Sébaste [Codde], dont ils renversent la mission en mettant des étourdis, des ambitieux, des gens très méprisables sur le chandelier... Rien n'est plus indigne, et je voudrais que les cris d'indignation que ces gens jettent sur cette affaire puissent aller jusqu'au trône de Pierre..." (II, 168; cf. 170-171). Le 11 août, Pasquier ouvre son coeur à Mlle Joncoux: "Je suis si las d'écrire contre ces gens-là [les adversaires] que la plume me tombe des mains" (II, 169).

Mais en restant à Bruxelles où résident l'archevêque Précipiano et son official Van Susteren, Pasquier ne pousse-t-il pas l'imprudence jusqu'à la témérité? Au mois d'août, son valet Brigode, qui circule si allègrement par les ruelles de Bruxelles, n'a-t-il pas été convoqué, interrogé, réprimandé pour avoir distribué des livres "pervers"⁶¹? Au mois d'octobre, pour le même motif, Pierre Van Hamme, de l'Oratoire bruxellois, a été arrêté⁶².

⁵⁷ Pasquier semble avoir voulu se fixer rue du Chapon; il en est question dans TANSCHMITZ, n° 1399 et 1411.

⁵⁸ Ce Refuge, situé dans la rue de l'Escalier ou Trapstraat, avait été agrandi en 1624, mais depuis lors, il avait été abandonné et donné à bail. Quesnel en put occuper une partie inhabitée; cf. A. HENNE, et A. WAUTERS, *Histoire de la ville de Bruxelles*, Bruxelles, 1845, III, 150.

⁵⁹ Le 25 novembre il donnera plus de détails sur cette domestique.

⁶⁰ Sur Jean-Baptiste Louail, janséniste, écrivain fécond, cf. *Dictionnaire de théologie catholique* IX, 948-950. Plus tard il habitera avec Pasquier la même maison à Amsterdam.

⁶¹ *Causa Quesnelliana*, p. IX.

⁶² (P. DE SWERT), *Chronicon congregationis Oratorii*, Lille, 1740, 171.

En fait, Pasquier est assez conscient du danger qu'il court. Le 19 novembre, il écrit à Du Vaucel:

"... Je ne laisse pas d'être en peine pour notre Prieur [Quesnel lui-même]. On sait chez ... [l'archevêque et les jésuites] le lieu de son hospice, et quoi qu'il s'y tienne clos et couvert, de tels créanciers pourraient bien l'y aller troubler"⁶³.

En effet, Précipiano connaît déjà sa nouvelle adresse⁶⁴. Néanmoins Pasquier semble revenir à son incompréhensible insouciance. Du moins, le 25 novembre, il écrit à Mme Fontpertuis:

"Il est vrai que j'ai changé d'air. J'y ai été obligé après beaucoup d'instances de mes amis. J'ai eu peine à trouver où me gîter d'abord, et je me jetai au hasard dans un logis, où je ne connaissais ni le lieu ni les habitants. Cependant je m'y suis arrêté, quoique je crusse n'y être que quelques semaines, en attendant mieux, et il s'est trouvé que je ne pouvais mieux rencontrer, car j'y suis parfaitement bien, en bel air, à l'écart, avec les meilleures gens du monde, à bon marché, au large, avec toutes sortes de commodités. Nous faisons notre ménage à part. Il n'est composé que de trois: mon compagnon [Brigode], qui est fort à mon gré et d'une humeur fort douce et très propre à nos affaires pour le dehors; ... une soeur⁶⁵ qui fait notre ménage: c'est un vrai petit mouton, beaucoup de piété, qui fait assez cuisine pour nous et qui est fort silencieuse. Mon compagnon l'est aussi; je le suis de mon côté, de sorte qu'il n'y a point de bruit dans la maison" (II, 174).

Cette vie idyllique ne va pas durer, car à ce moment-là, Précipiano, promoteur ardent de son formulaire extravagant, est fort froissé par le *Cas de conscience*, mince publication française où l'auteur anonyme remet en question la valeur du *fait* dans le formulaire. Quarante docteurs de la Sorbonne ont approuvé une solution qui s'inspire de la Paix clémentine: il suffit de condamner la doctrine erronée des Cinq propositions dites janséniennes; solution normale, mais diamétralement opposée au formulaire de Malines. À peine publié, le *Cas* provoque des remous partout. Il a été souvent réimprimé, aussi à l'étranger, entre autres à Liège, et même à Louvain, dans le diocèse même de Précipiano. Ce dernier, mis dans son tort, est fort irrité, et craint même que, par l'intervention de ces Français, cette publication pernicieuse ne soit répandue à Bruxelles même. Il voudrait l'empêcher à tout prix. Mais ne disposant pas de pouvoir exécutif lui-même, c'est une entreprise délicate. Il doit tenir compte des compétences locales (ville, conseils, gouverneur) et supérieures (Madrid, Rome, Paris). Il doit obtenir l'agrément de tous.

⁶³ *Causa Quesnelliana*, 19.

⁶⁴ Ibid., 20.

⁶⁵ D'après TANS, *Quesnel et la Hollande*, 181, les deux dévotes, Barbe et Marguerite Delschock, habitaient le refuge.

1703

Entre-temps les mois passent. Avec son insouciance coutumière Pasquier continue paisiblement sa vie studieuse et reste en relations épistolaires avec de nombreux correspondants. Pour les quatre premiers mois, l'inventaire de Tans mentionne de nombreuses lettres, qui cependant, à cause des circonstances (l'arrestation de Quesnel) ne nous sont pas accessibles, à part celles qui sont reproduites dans son *Quesnel et les Pays-Bas*, 1960.

En effet, Pasquier a eu des relations avec la Hollande. Il y a voyagé, et séjourné; il a connu de près son grand confrère, Jean de Neercassel, vicaire apostolique⁶⁶ et plusieurs de ses collaborateurs et amis, entre autres ce Hugo van Heussen⁶⁷ et sa famille qui l'ont autrefois si bien reçu. Il n'est pas moins attaché à cet autre confrère, Pierre Codde⁶⁸, le malheureux successeur de Neercassel. Victime de la calomnie, celui-ci a été astucieusement invité à venir gagner à Rome l'indulgence de l'année jubilaire, mais il y a été soumis à des interrogatoires épuisants, et devant son refus de signer le formulaire d'après l'interprétation antijanséniste, il a été déposé⁶⁹.

Or, Pasquier, l'ascète français exilé et traqué à Bruxelles, toujours champion de la vérité et de la justice, va se mêler dangereusement de la politique religieuse étrangère. Ayant appris la déposition de Codde, il lui adresse, au début de 1703, une longue lettre, où se mêlent condoléances, félicitations, admiration, encouragements et conseils. Citons-en au moins un passage significatif:

"Puisque vous souffrez pour la vérité et la justice, vous devez bien vous réjouir, et je ne peux me retenir de vous en communiquer ma joie et mon contentement. Certes le monde en jugera autrement, mais ceux qui savent et comprennent où réside la vraie gloire d'un évêque, vous considéreront dès maintenant avec d'autant plus d'estime et de vénération puisqu'ils vous voient orné de la vraie décoration des successeurs des apôtres: souffrant l'outrage que le Christ même a voulu supporter... Pardonnez-moi de vous faire part des pensées avec lesquelles j'essaie moi-même me soutenir dans mes amertumes"⁷⁰.

Or, pendant que Rome essaie péniblement de faire accepter le suc-

⁶⁶ Parmi les nombreux auteurs qui se sont penchés sur Neercassel, je cite C. O. VOORVELT, *De Amor poenitens van Neercassel*, Zeist, 1984.

⁶⁷ Cf. JACQUES, *Arnauld*, 162-163.

⁶⁸ Ibid., 206.

⁶⁹ Je me suis arrêté un peu au cas Codde à Rome dans mon étude sur Fabroni; cf. CEYSSENS-TANS, 238-264.

⁷⁰ TANS, *Quesnel en Hollande*, 155-157.

cesseur de Codde — un homme vraiment inacceptable — de quelle autorité jouissent encore les "provinciaires" que Codde, en partant, a désignés pour le remplacer pendant son absence, laquelle dure toujours! Interrogé par Van Heussen, Pasquier répond très prudemment, même restrictivement, le 8 février:

"Vous ne doutez pas, Monsieur, que je ne sois de ceux qui gémissent avec vous de l'état déplorable où l'on a réduit votre pauvre Église, et que je ne vous aie eu particulièrement dans l'esprit et devant Dieu depuis que cette désolation a commencé de paraître. Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour secourir cette portion si affligée du troupeau de Dieu, et pour vous consoler et vous servir en particulier. Le désir que vous m'en témoignez, Monsieur, par votre lettre m'en est une nouvelle loi. Mais une affaire de cette importance est beaucoup au-dessus de ma capacité; et je serais bien fâché que vous vous déterminassiez à prendre sur cela votre parti sur mon seul avis, ni même sur l'avis d'une personne beaucoup plus éclairée que moi. Les suites en sont grandes, si celui qui croit en être le seul juge persiste dans son inflexibilité. Je ne refuse pas cependant de vous dire, Monsieur, ma pensée à condition que vous la compterez pour rien..."

Quant aux deux questions qui, vu la situation, se posent, à savoir: 1° si le provinciaire peut, sans léser sa conscience, invoquer l'aide du pouvoir civil, quoique celui-ci soit protestant; et 2° si le provinciaire nommé par l'évêque au début de son absence, et confirmé par le Chapitre, peut continuer à exercer ses fonctions dans la situation donnée, Pasquier répond affirmativement, avec une ample argumentation, mais il répète:

"...Voilà, Monsieur, ce que je pense, mais au nom de Dieu, ne prenez pas mes pensées pour une décision. Je vois de grands orages que la résistance peut exciter, si la Cour romaine s'obstine...". Et il ajoute: "Mais le bras de Dieu n'est pas raccourci, et le cœur des papes est en sa main aussi bien que celui des rois..."⁷¹.

Bientôt Pasquier apprend de Van Heussen les dernières nouvelles de Rome: comme successeur de Codde a été nommé Théodore De Cock, le plus grand adversaire de Codde, et les provinciaires ont été également destitués.

Le 4 mars, Pasquier répond longuement à son correspondant. En tant que savant, avec arguments à l'appui, il raisonne sur la situation donnée. Lisons au moins le début:

"Votre lettre du 27 du mois dernier n'a pas peu augmenté notre affliction, en apprenant de si tristes suites de l'affaire de votre Mission. Il faudrait ne point aimer l'Église pour n'en ressentir pas une nouvelle douleur et par rapport à vous... et aux autres ministres de cette vigne du Seigneur. Elle lui est d'autant plus chère maintenant, qu'elle est plus dans la participation de ses souffrances; comme ses ministres et ses pasteurs seront aussi d'autant plus selon son cœur, qu'ils seront plus fidèles à ce qu'il demande d'eux en cette occasion et plus

⁷¹ Ibid., 159-167; Van Heussen répond le 16 février; *ibid.*, 168-169.

disposés à s'exposer à tout plutôt que d'abandonner sa cause. Mais c'est ce que vous me demandez, Monsieur, ce qu'ils [les ministres et pasteurs] doivent faire en une conjoncture si extraordinaire, pour être fidèles à Dieu et pour satisfaire à l'obligation qu'ils ont de tout sacrifier à la défense de ses intérêts et de sa cause. Mais qui suis-je pour vous donner conseil sur une affaire des plus grandes et des plus extraordinaires qui soient arrivées dans l'Église depuis longtemps et dont on peut voir aisément que les suites seront terribles... Je voudrais bien garder le silence et n'être obligé d'en parler qu'à Dieu..."⁷².

Le 22 avril, Pasquier lui-même prévient son correspondant d'une menace qui attend la Mission. Pierre Govaert, un antijanséniste ardent, qui réside à Malines comme vicaire apostolique de Bois-le-Duc, accessoirement diplomate, a été délégué par Rome le 10 mars à la Haye, vraisemblablement pour gagner le gouvernement à ses vues. Or ce délégué: "C'est un grand brouillon et un homme fort décrié par sa vie... Il mériterait bien que les Magistrats lui fissent d'abord mettre la main sur le collet, se saisir des papiers et des ordres dont il est porteur, ou le renvoyer sur ses pas...". Mais c'est aussi un juriste, versé dans la chicane, très capable de nuire et de surprendre⁷³.

Il est vrai que, se sachant épié, même plus que jamais, Pasquier se résout enfin à prendre des précautions. Le 29 mai, il veut mettre ses papiers en sûreté, mais rencontrant des obstacles, il remet la besogne au lendemain (II, 168). Hélas, il sera trop tard. Car ce jour-là Précipiano frappe le grand coup qu'il a si bien préparé depuis longtemps. De bon matin, conduisant un escadron de policiers gouvernementaux, Van Susteren arrête d'abord, dans un de ses abris bruxellois, le P.Gabriel Gerberon⁷⁴, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, écrivain janséniste, mais avec lequel Pasquier n'a pas cohabité ni sympathisé⁷⁵.

Puis, une ou deux heures plus tard (II, 176), il passe au refuge de l'abbaye de Forêt, et met la main sur Brigode et Pasquier. Les faits sont assez connus pour ne pas entrer dans les détails. Les trois Français arrêtés, sont emprisonnés séparément. Au palais archiépiscopal, dans une chambre humide, collée contre les murailles de la ville, Pasquier doit patienter et

⁷² Ibid., 160-178.

⁷³ Ibid., 176-177. Sur Pierre Govaerts, voir une notice *ibid.*, 177, n. 2.

⁷⁴ Voir la notice dans le *Dictionnaire de théologie catholique* VI, 1290-1296; JACQUES, *Arnauld*, 241-242.

⁷⁵ Le 13 juillet 1696, Pasquier le mentionne comme "un homme intraitable et qui n'a pas appris à vivre dans son cloître. Il demeure ordinairement en cette ville [Bruxelles]. Il va faire, l'été, un tour en Hollande" (I,403). Le 26 octobre, Pasquier avoue qu'il n'a pas voulu lui faire voir l'*Ordonnance* de Noailles, "de peur qu'il ne prit envie de décharger sa bile sur tout cela" (II,420). Pasquier regrettera également l'édition des *Opera Baii* procurée par Gerberon (I,268).

peut faire pénitence pendant quatre mois. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, des cambrioleurs embauchés réussirent à percer le mur et à le faire évader. La déception de Précipiano sera énorme⁷⁶. Brigode, devenu une épave sans importance, sera relâché le 1^{er} novembre.

Se cachant à Bruxelles, Pasquier est pourchassé d'abri en abri. Enfin, le 2 novembre, travesti en femme, il réussit à échapper par la Porte de Louvain, et via Namur, Huy, Liège il gagne la Hollande. À Amsterdam, au bord des canaux, il peut, selon son désir, faire pénitence durant une quinzaine d'années afin de sauver son âme⁷⁷; il s'appliquera à défendre sa cause et celle du jansénisme qu'il croit être les bonnes, et même subir le martyre auquel le P. Le Tellier, vengeur, réussit à le soumettre en 1713 par sa bulle *Unigenitus*⁷⁸. Malgré lui, il aura de très nombreux co-martyrs! En dépit de tout, d'après sa propre expression, Pasquier restera "fort chaud et vif" (II, 183), jusqu'à son dernier souffle. Il décéda le 2 décembre 1719⁷⁹.

Si donc, par une chance extraordinaire, Pasquier a pu, jusqu'à la fin, échapper aux mains vengeresses de ses adversaires, il n'en a pas été de même de ses papiers, cette masse énorme, désordonnée à laquelle étaient mêlés ceux de feu Arnould. Ils furent confisqués à Bruxelles, examinés, triés, transcrits, répandus même au loin. Ils servirent à Van Susteren à dresser le procès du grand coupable, d'où le gros dossier *Causa Quesnelliana* (1704-1705, deux éditions); ils servirent aussi à justifier l'arrestation et l'emprisonnement de Pasquier et de bien d'autres, nommés dans ces papiers⁸⁰, ensuite à prouver que le jansénisme presque mondial n'est pas un fantôme, à étaler tous les secrets pervers de ces jansénistes, ennemis de l'Église et de l'État, même à écrire l'histoire du jansénisme! Mais en tout cela on laisse dans l'ombre le seul coupable de tout: ce formulaire qui contient du faux, qui soumet des gens à un serment téméraire et

⁷⁶ Ruth d'Ans écrit le 19 septembre 1703: " ... Personne n'osait annoncer au prélat cette évaison. Il fallut le lui faire dire par le P. A[lexandre] Maes, jésuite, son confesseur. Le prélat fut tout transporté de colère. Il fut saisi d'un tremblement et grinça des dents, d'une manière que l'on appréhenda qu'il ne tombât en apoplexie. Quand il fut un peu revenu à lui, il écria: 'Que dira le roi de France?'" ; II, 195.

⁷⁷ Pasquier espère y trouver "une situation où je puisse servir Dieu le reste de mes jours d'une manière qui soit conforme à sa volonté et à mes devoirs, et me puisse préparer à aller comparaître devant lui [Dieu]..." ; TANS, *Quesnel et la Hollande*, 185.

⁷⁸ Après lecture du document pontifical, Pasquier "monta dans sa chapelle domestique, où il fut quatre heures en prière"; (II, 328).

⁷⁹ Voir la déclaration faite par le mourant le 28 novembre: "voulant mourir dans la communion et unité de l'Église catholique, apostolique et romaine" (II, 439-440).

⁸⁰ Voir entre autres mes *Suites romaines de la confiscation des papiers de Quesnel*, cf. supra, n. 2.

au parjure. En somme ces papiers restent toujours indispensables pour connaître le séjour bruxellois de Pasquier.

Sint-Truiden

Lucien CEYSSENS